

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858
PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870
P. G. LEYMARIE

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

54e Année. N° 8 1er Aout 1911.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS

Quelques lecteurs ont pu remarquer que notre Revue admettait parfois — et nous ajoutons que c'est surtout par esprit de tolérance et dans l'intérêt de la liberté des opinions — des articles qui s'éloignent plus ou moins du ton de parfaite urbanité qui lui a été donné, dès le début, par son fondateur et que ses successeurs se sont toujours efforcés de maintenir autant que possible.

Tel de nos correspondants — nous nous abstenons de nommer personne — prend surtout souci de mettre en avant ses idées et préférences personnelles, sans tenir le moindre compte de celles de ses lecteurs.

De là des polémiques, qui deviennent toujours fâcheuses lorsqu'elles dévient sur le terrain des personnalités, et qu'en plus, un des polémistes cherche à diminuer l'estime et le respect accordés de longue date à certains de nos écrivains les plus aimés.

La Revue rappelle à ses correspondants qu'elle a pour mission de défendre le spiritisme, et les prévient qu'elle est décidée à écarter rigoureusement de ses colonnes tout écrit conçu dans un esprit visiblement contraire à ses enseignements.

C'est une mesure d'hygiène morale que tous approuveront — nous n'en doutons pas, — et dont nous confions l'exécution au comité de lecture de la Revue.

Ce comité, qui vient d'être renouvelé, prendra connaissance de tous les articles proposés à l'insertion et aura toute autorité en ce qui touche leur admission ou leur rejet sans réserve ou sous réserve de corrections.

LA DIRECTION.

ESSAI SUR L'AVENIR DES ANIMAUX

Par ALLAN KARDEC

(*Œuvre posthume*) (Suite) (1)

Mais ici se présente la grande question de l'avenir des animaux. S'ils progressent, où s'arrête leur progrès? Si nos espèces domestiques les plus intelligentes leur servent de limite, que deviennent-ils ensuite? Comme ces espèces sont celles qui souffrent le plus par leur contact avec l'homme, ce serait donc au moment où elles atteignent le but que leur sort serait le plus pénible? Dieu ne peut avoir fait une chose aussi injuste; or, l'infinie justice de Dieu doit toujours être notre point de repère quand nous voulons chercher l'explication de ce que nous ne comprenons pas; considérons toujours comme la plus probable l'explication qui se rapproche le plus de cette justice, et rejetons sans hésiter celles qui en sont la négation.

L'âme des animaux les plus avancés de la terre, ne peut-elle poursuivre son progrès dans d'autres mondes, où elle animerait des races animales plus avancées que les nôtres? Cela semble rationnel au premier abord, mais une difficulté se présente. Le chien est incontestablement l'animal qui, sur la terre, se rapproche le plus de l'homme par l'intelligence, et on peut le dire, par les sentiments. Or, la moindre addition à ses facultés en fait un être égal, et même supérieur à beaucoup d'hommes par les qualités intellec-

(1) Voir les numéros d'avril et juin.

tuelles et morales. Si les animaux poursuivent leur progrès parallèlement à l'homme dans les mondes plus avancés, il en résulte qu'il y a des hommes distancés par les animaux dans la voie du progrès, et qui sont moins méritants, que devient alors la suprématie de l'homme? Puis, ces mêmes animaux continuant leur marche ascendante de monde en monde, où arrivent-ils? Quel est leur sort définitif? S'ils sont d'une nature inférieure à l'homme, ils ne peuvent avoir les même prérogatives et la même destinée. Pourquoi Dieu aurait-il créé deux catégories d'êtres intelligents? On trouve irrationnelle la doctrine qui lui attribue la création des anges comme êtres privilégiés, tandis qu'on trouve plus conforme à la justice que les anges soient les âmes humaines arrivées à la perfection ; l'homme trouverait-il plus équitable que le privilège fût en sa faveur par rapport aux animaux qui eux aussi travaillent et souffrent?

Nous ne parlerons que pour mémoire d'un système qui donne pour destinée à l'âme des animaux de former l'enveloppe périspritale de l'âme humaine. Là, dit-on, serait la source des instincts animaux et des passions, et dès qu'elles se seraient épurées mutuellement elles jouiraient ensemble de la félicité future. Le périsprit serait, de cette façon, un être intelligent servant d'enveloppe à un être intelligent. Pourquoi ne pas en faire un être distinct? cela serait plus simple. Deux êtres intelligents ainsi liés, ayant chacun leur volonté, pourraient bien ne pas être toujours d'accord. C'est bien ce qui a lieu, dit-on, dans la lutte entre les bons et les mauvais instincts. Mais si telle est la source des passions perverses, elles ne sont plus inhérentes à l'esprit qui ne saurait être responsable de ce qui ne lui appartient pas. Un habit de mauvaise qualité peut couvrir un excellent homme. Puis, ne serait-ce pas pour tous deux une gêne cruelle d'être rivés l'un à l'autre pour l'éternité? On concevrait que deux esprits très sympathiques trouvassent du bonheur à être réunis de manière à ne faire pour ainsi dire qu'un seul être, mais il ne saurait en être de même entre un esprit humain et un esprit animal.

L'auteur de cette solution oublie que le périsprit est un fluide matériel, simple agent de transmission des sensations, mais n'ayant par lui-même ni volontés, ni perceptions ; que cette enveloppe varie avec le degré d'épuration de l'esprit et le milieu où il se trouve. Si l'âme animale est réduite à l'état de fluide inerte et inconscient, c'est l'anéantissement, la perte de son individualité intelligente, et autant vaudrait dire qu'elle rentre dans le tout universel.

Ce système peut être rangé dans la catégorie des opinions personnelles ; nous doutons qu'il trouve beaucoup de sympathie parmi les incarnés et qu'il ait la sanction de la majorité des Esprits par le contrôle universel.

De tous les systèmes concernant l'avenir des animaux, un seul jusqu'à

présent est d'accord avec les faits, et résout toutes les difficultés de la question d'une manière conforme à la justice de Dieu; c'est celui qui fait de l'âme animale l'embryon de l'âme humaine, et c'est aussi celui qui tend à prévaloir soit dans l'opinion générale, soit dans l'enseignement des Esprits. Selon ce système, l'âme a son origine dans le principe de vie des premiers êtres organiques; elle l'élabore ensuite en passant par les divers degrés de l'animalité, jusqu'au moment où elle est apte à recevoir l'étincelle divine qui l'élève à la dignité d'âme humaine.

Cette nouvelle phase se distingue de la précédente par les caractères suivants: la parole articulée, la substitution de l'intelligence à l'instinct, le libre arbitre, le progrès volontaire et facultatif, l'intuition de la divinité et de la vie future, le sens moral, la conscience du bien et du mal.

Arrivée à ce point, l'âme quitte le corps animal, insuffisant désormais pour les nouvelles facultés, et revêt une enveloppe appropriée au travail exclusivement intelligent et libre qu'elle doit accomplir. C'est la pensée libre qui va maintenant dominer ; l'instinct, pareil aux langes conducteurs de l'enfance, devenant de moins en moins utile, va s'affaiblir peu à peu. Le corps n'a plus besoin d'être pourvu des instruments affectés au travail purement mécanique, ni des armes offensives et défensives dont est muni celui des animaux; l'intelligence, secondée par l'adresse manuelle doit pourvoir à tout; l'homme fabriquera lui-même son outillage et ses moyens de défense ; il pourvoira lui-même à sa sûreté, à son vêtement et à sa nourriture; son cerveau, plus complet que celui des animaux, est pourvu de tous les organes nécessaires à l'exercice des diverses facultés dont il est doué, et à l'émission des nouvelles idées qu'il va acquérir.

L'âme va donc gravir les échelons de l'*humanité*, depuis la sauvagerie jusqu'à la civilisation, comme elle avait gravi ceux de l'animalité. Dans cette période, comme dans la précédente, elle est assujettie à un corps matériel nécessaire aussi longtemps que le travail matériel est utile au développement de ses facultés. Mais petit à petit ses forces s'accroissent ; elle s'affranchit des liens de la matière, et il arrive un temps où, complètement dégagée et forte par *elle-même*, elle n'a plus besoin de l'incarnation. Elle quitte alors l'*humanité corporelle* pour entrer dans la période de l'*humanité spirituelle*. Mais là n'est point encore la perfection, car il est des progrès que l'homme, dans sa sphère d'activité bornée, ne soupçonne pas plus que le sauvage ne soupçonne ceux de la civilisation. L'âme va donc parcourir une nouvelle série d'échelons progressifs, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le point suprême auquel peut prétendre la créature.

De cette manière tout a un but; aucun être ne s'arrête dans une impasse, tout travail porte ses fruits. La fin de l'âme végétale est dans l'animalité; celle de l'animalité dans l'humanité corporelle, et celle de l'humanité cor-

porelle dans l'humanité spirituelle. Ainsi se trouve établie une chaîne non interrompue entre tous les êtres, du plus infime jusqu'à l'ange, sans privilège pour aucun, selon la grande loi d'unité et de justice qui préside à toutes les œuvres de la création.

A celui qui demanderait comment on peut reconnaître l'homme intelligent dans l'animal aux instincts brutaux, et s'il n'y a pas un abîme entre eux, nous demanderons si dans l'informe fœtus on reconnaît l'homme fort et vigoureux, ou le génie qui révolutionnera le monde ? Si dans un pépin on reconnaît l'arbre immense qui en sortira ? L'abîme n'existe qu'entre les points extrêmes, mais si on observe la succession des points intermédiaires, il disparaît. Philosophiquement, moralement et équitablement, il n'est pas plus irrationnel de voir dans l'âme animale l'embryon de l'âme humaine, que de voir dans celle-ci un ange futur. Nous acceptons volontiers cette dernière idée, parce qu'elle nous flatte ; nous repoussons l'autre, parce qu'elle nous humilie. Nous ressemblons à ces enrichis qui ne veulent pas se souvenir qu'ils ont été pauvres. Or, de l'ange à l'homme le plus avancé, il y a plus de distance qu'entre certains hommes et certains animaux ; nous disons plus : entre l'homme civilisé et le sauvage, la distance est plus grande qu'entre le sauvage et le singe.

On ne manquera sans doute pas de combattre cette théorie au nom de la religion ; elle aura cela de commun avec les doctrines astronomiques, géologiques et tant d'autres que la religion a tout d'abord repoussées comme des hérésies, et qui n'en sont pas moins demeurées des vérités aujourd'hui reconnues et acceptées par tout le monde. Cela tient à ce que l'origine de la plupart des religions remonte aux temps où les hommes n'avaient que des idées très imparfaites sur les lois de la nature ; elles se sont basées sur les éléments scientifiques que l'on possédait alors ; leurs fondateurs, généralement plus zélés qu'instruits, ont formulé en articles de foi des principes dont les découvertes ultérieures de la science ont plus tard démontré l'erreur. Une religion qui se formerait de nos jours ne pourrait admettre que le soleil tourne autour de la terre, ni que celle-ci a été créée en six fois vingt-quatre heures.

Leur tort a été de présenter certains principes comme tellement immuables qu'on n'y pouvait déroger sans hérésie ; puis, sur ces principes, d'en avoir établi d'autres, tout aussi immuables, et qui tombent avec les premiers, si l'erreur de ceux-ci vient à être démontrée. Plus tard il faut nécessairement opter entre le dogme et une vérité devenue évidente.

Le côté scientifique a toujours été le côté faible des religions : croyant leur existence compromise par les découvertes qui viennent les contredire, leur premier mouvement est de les repousser ; car les démons étant regardés comme les plus grands ennemis de la religion, ces découvertes sont con-

sidérées comme des œuvres sataniques, tandis que les dogmes sont l'œuvre de Dieu. Or, comme ces découvertes ont pour objet des lois de la nature, lorsque ces lois sont reconnues pour des vérités, il résulte, de la doctrine même de l'Eglise, que Satan est dans le vrai, et Dieu dans l'erreur.

Transition de l'animalité dans l'humanité

La théorie qui fait remonter l'origine de l'âme humaine aux êtres inférieurs de la création, prend chaque jour plus de consistance dans l'opinion, et elle a incontestablement la majorité dans l'enseignement des Esprits. En partant de ce principe, il n'est pas douteux que les espèces animales les plus avancées, et les races humaines les plus arriérées doivent se trouver sur la limite. Mais où est le point de jonction? Quel est le dernier animal? Quel est celui en qui s'opère la transformation? Ici nous entrons dans un ordre d'idées si nouveau qu'il ne peut être abordé qu'avec une grande circonspection. De l'observation des faits nous avons déduit des conséquences, mais ces conséquences sont-elles justes? c'est ce qu'il serait téméraire d'affirmer prématurément. La solution que nous donnons doit donc être considérée comme une opinion personnelle que nous livrons à l'examen et à la discussion, à titre de sujet d'étude, et qui, avant d'être affirmée, a besoin de la sanction du contrôle universel Sur ce point comme sur tous les autres nous ne nous en rapporterons à l'avis, ni d'un seul homme, ni d'un seul Esprit, ni d'un seul groupe. Si elle est fausse, elle tombera, et nous en ferons sans peine le sacrifice au profit de la vérité ; si elle est juste en tout ou en partie, elle aura ouvert la voie à de nouvelles observations, et préparé la solution d'un des problèmes les plus importants.

Quel est donc l'animal de transition ?

Si l'on ne tient compte que de la forme extérieure et de certaines habitudes, on dira sans hésiter que c'est le singe. Si, au contraire, on considère l'intelligence et certaines qualités morales, on dira que c'est le chien. Mais si le singe est le dernier animal, il a dû être chien ; or, le chien étant doué de qualités infiniment supérieures à celles du singe, il en résulterait qu'en devenant singe il aurait dégénéré, ce qui serait contraire à la loi de progression. De son côté le singe a des allures et des aptitudes qui le rapprochent de l'homme bien plus que le chien; si donc le chien était l'animal exclusif de transition, il aurait été singe, et l'on ne comprendrait pas qu'après avoir été presque assimilé à l'homme, il s'en éloignât. On s'étonnerait moins de trouver les qualités du chien sous la forme du singe; mais ce qui serait encore une pierre d'achoppement, c'est qu'il y a des hommes qui, moralement parlant, valent incontestablement moins que le chien. L'âme du chien, en passant de l'animalité dans l'humanité perdrait donc une partie

de ses qualités, ce qui n'est pas rationnel ; illuminée du rayon divin, elle devrait être meilleure et non plus mauvaise.

Une difficulté plus grande encore se présente ici. Si une seule espèce doit clore la série animale, toutes doivent se fondre et se résumer dans cette dernière, toujours au point de vue de l'âme et non du corps. Or, il y a des animaux de mœurs et d'instincts trop différents, pour admettre qu'ils aient pu passer par la même filière. Il faudrait en effet que le mouton fût devenu tigre, ou le tigre mouton, ce qui n'est guère probable, car leurs instincts sont diamétralement opposés, et l'on ne trouve dans l'un aucun reflet de l'instinct de l'autre. Quel que soit celui qui succéderait, les qualités essentielles de l'âme s'effaceraient donc complètement en passant de l'un à l'autre.

Comme il n'y a pas de transition brusque dans la nature, on comprend que les qualités de l'âme animale se perpétuent pendant quelque temps dans l'âme humaine jusqu'au moment où les qualités propres de celle-ci aient pris le dessus ; mais alors, après la transition, l'âme humaine ne devrait conserver les traces de l'instinct que de la dernière espèce animale, du chien si celui-ci est le trait d'union. Si l'âme du tigre s'absorbait dans celle du mouton, il ne resterait plus trace, dans l'humanité, de l'instinct du tigre et *vice versa*. Or, c'est précisément le contraire qui a lieu, puisque si l'on retrouve chez quelques hommes la fidélité et le dévouement du chien, on voit aussi chez d'autres la férocité du tigre, la malice du singe, la douceur et la passivité du mouton.

Une étude comparative des faits peut seule mettre sur la voie de la solution de ce problème en apparence inextricable. C'est donc par les faits que nous allons essayer de le résoudre.

Quoi qu'il en coûte à notre amour-propre, et quelque dur que soit le sacrifice de certains préjugés, il faut s'habituer à regarder les choses en face sans s'arrêter aux perturbations qui peuvent en résulter dans les croyances que nous avons longtemps caressées. L'homme n'y perd rien, puisque sa destinée n'en est ni plus ni moins glorieuse ; son origine est plus modeste, voilà tout : l'essentiel est qu'elle soit logique avant tout, et ne puisse recevoir un démenti des progrès ultérieurs de la science.

Un fait caractérisque, c'est qu'on trouve chez les animaux toutes les variétés de sentiments qui existent dans l'homme. On y retrouve principalement tout ce qui, chez ce dernier, est qualifié de vice ou défaut, et *le germe* de la plupart des qualités qui en sont la contre-partie. C'est ainsi qu'on voit, chez les uns, le courage et chez d'autres la poltronnerie ; puis, selon les espèces, la férocité et la douceur, l'humeur farouche ou la sociabilité, l'indomptabilité et l'apprivoisement facile, la colère et la mansuétude, la sensualité, la lubricité, la gourmandise, la gloutonnerie, la sobriété ; l'instinct de la propreté ou de la malpropreté ; la délicatesse ou la déprava-

tion du goût ; la ruse, l'astuce et la perfidie ; la magnanimité, la générosité, la sensibilité et le dévouement ; la reconnaissance et l'ingratitude ; l'égoïsme et l'abnégation ; la fierté, l'orgueil et la bassesse ; la vanité de la parure et de la préséance, l'humiliation de la déchéance ; l'activité laborieuse et la paresse ; la prévoyance et l'insouciance ; l'esprit d'association et de subordination ; chez le chien domestique le sentiment du devoir ; chez certains oiseaux, le sens musical, etc., etc.

La parole articulée est sans contredit le privilège exclusif de l'homme, mais peut-on nier que les animaux aient un langage ? Ceux-mêmes qui n'ont pas de voix, comme les fourmis et les abeilles, s'appellent, s'avertissent et se concertent, sans doute par des signes.

Ces analogies sont tellement senties, que les animaux ont de tous temps été pris, par les hommes eux-mêmes, comme emblèmes de la plupart des défauts et des qualités, à tel point que souvent en lisant une fable, on se prend à mettre un nom propre à côté de celui de l'animal ; que pour stigmatiser un individu on le compare à l'animal auquel ses travers, ses vices ou ses ridicules l'assimilent. On va plus loin encore : on donne certains animaux comme modèles. Si l'homme a tous les défauts que l'on trouve chez les animaux, et s'il n'a pas toutes leurs qualités, il n'a pas tant à se prévaloir de sa supériorité.

En poursuivant l'étude de ces rapprochements, on arrive à découvrir des analogies encore plus frappantes dans le caractère, et même dans certaines aptitudes intellectuelles qui sont comme les rudiments des facultés que l'on voit se développer en l'homme dans les plus vastes proportions, sous l'empire du libre arbitre. Les naturalistes ont fait la *Physiologie comparée*, admirable science qui établit la liaison entre tous les êtres au point de vue de l'organisme ; une science non moins instructive à créer par les moralistes serait celle des *Facultés comparées ;* elle comblerait la lacune qui existe dans l'échelle animale.

Quelles conséquences peut-on tirer de ce rapprochement ? Si Dieu a fait de l'âme humaine une création distincte, privilégiée, pourquoi lui avoir donné les mêmes instincts et les mêmes passions qu'aux animaux ? Si les animaux n'ont pas d'avenir, pourquoi ont-ils en germe les qualités qui font la supériorité de l'homme ? En admettant que l'âme humaine soit une création spéciale, on ne peut disconvenir qu'à son début, dans les races primitives surtout, elle diffère fort peu de l'âme animale, et qu'elle ne lui soit même inférieure à certains égards.

Les philosophes ont longtemps cherché, et ils cherchent encore, à s'expliquer la source des passions humaines ; ils ont entassé systèmes sur systèmes sans arriver à une solution satisfaisante, d'accord surtout avec la justice de Dieu, point important qui a presque toujours été négligé. La clef

du problème nous semble être dans les analogies que nous avons fait remarquer. La comparaison suivante rendra la chose plus sensible.

Un voyageur part de l'embouchure d'un fleuve et en remonte le cours pour en découvrir la source; mais arrêté dans sa route, il n'a pu aller jusqu'au bout. Un autre voyageur parti de la source descend le cours du fleuve pour en découvrir l'embouchure, mais également arrêté, il n'a pu arriver au bout. Les deux extrémités du fleuve étant connues on croit que ce sont deux fleuves différents. Plus tard de nouvelles explorations font trouver le point de jonction. A la similitude des eaux, à l'uniformité de leurs cours, à la configuration du terrain, on reconnaît que ce n'est qu'un seul et même fleuve.

Il en est de même des passions; si on ne les observe que dans l'homme ou que dans les animaux, on ne leur trouve aucune issue; si, au contraire, on les étudie dans tout leur parcours, et surtout à leur point de contact, on remarque une similitude d'effets, qui fait conclure à la similitude de la cause; elles se présentent alors comme un cours d'eau qui a sa source dans l'animalité, et va se *perdre* dans l'humanité. Nous soulignons le mot *perdre*, parce qu'il rend parfaitement l'effet qui se produit, ainsi qu'on le verra plus tard. Si les passions humaines étaient d'une nature essentiellement différente des passions animales, s'il n'y avait entre elles aucune analogie, si l'on ne trouvait dans l'homme rien de ce qu'il y a chez les animaux et réciproquement, il y aurait séparation évidente; mais dès lors que les deux races se confondent à leur point de contact au moral comme au physique, on en conclut logiquement à une communauté d'origine, et à une transmutation de l'une dans l'autre. Personne assurément ne conteste au nègre la qualité d'homme; et cependant entre le nègre brut et l'Européen civilisé la différence est grande. A quoi reconnaît-on que le nègre appartient à l'humanité? Aux traces qu'on retrouve en lui, à l'état de germe, des facultés et des qualités morales qui existent à l'état de développement chez l'homme civilisé. Il en est de l'animalité et de l'humanité, comme des règnes: les caractères les plus tranchés sont aux extrémités opposées, mais sur les limites qui se touchent, les nuances mêmes s'effacent.

Les analogies que nous avons signalées sont des faits positifs, d'où l'on peut rationnellement tirer cette conclusion que les passions chez l'homme ont leur source dans l'animalité, et que l'âme animale en passant dans l'humanité emporte avec elle les caractères distinctifs de l'espèce à laquelle elle a appartenu en dernier lieu. L'âme humaine conserve ainsi les traces de son origine jusqu'à ce que le progrès moral les fasse disparaître; de là la similitude morale qui existe entre certains hommes et certains animaux; de cette similitude on peut induire que quelques-uns sont plus rapprochés de l'animalité qu'on ne pourrait le croire. Quand nous disons rapprochés nous n'entendons pas qu'il y ait transformation directe et immédiate; le

caractère primitif a pu déteindre sur un grand nombre d'incarnations, tel un liquide ne perd sa saveur première qu'après plusieurs distillations. Ceux qui en sont le plus éloignés sont ceux en qui il ne reste plus trace des instincts de la bestialité.

Tout concourt donc à prouver que la transformation de l'âme animale en âme humaine n'a pas lieu par une seule espèce, mais par toutes celles qui se rapprochent de l'homme par la perfection de l'organisme, le développement intellectuel, la similitude des inclinations, et surtout par celles en qui la volonté libre commence à s'affranchir du joug de l'instinct purement mécanique; ce sont celles-là que l'on peut considérer comme les espèces de transition. Elles se trouvent nécessairement dans la classe des vertébrés, plus encore dans la classe des mammifères, et dans celle-ci parmi les espèces domestiques ou les plus susceptibles de s'apprivoiser. Dans la cohabitation avec l'homme les âmes animales se développent, se façonnent à la sociabilité; elles apportent avec elles des instincts plus doux; elles s'imprégnent pour ainsi dire d'un reflet humain, et feront des hommes d'un caractère plus maniable et plus aptes à la civilisation. Les espèces farouches seront la souche des races sauvages, cruelles et plus longtemps réfractaires au progrès. Toutes n'ont donc pas besoin de passer par la filière de la sauvagerie barbare; si un chien doux, aimant et dévoué devenait un sauvage féroce, il dégénérerait. Avec son intelligence et des sentiments, il lui suffit de prendre une enveloppe humaine pour faire un homme meilleur que beaucoup d'autres. S'il n'y avait pas des hommes aux instincts du tigre, du renard, du chat, du porc, du singe et de l'étourneau, il n'y aurait aucune difficulté à dire que tous proviennent du chien, mais la diversité radicale dans leurs qualités natives, est l'indice évident d'une diversité dans la souche.

En résumé, l'âme animale fait son entrée dans l'humanité par plusieurs portes, les unes plus basses, les autres plus élevées, mais toutes atteignent un jour le même niveau.

(*A suivre.*) ALLAN KARDEC.

Spiritisme et Science

Jamais aucun savant de ce siècle n'a admis que les phénomènes du Spiritisme pussent être classés dans le domaine de la science, ou qu'on pût leur donner une explication scientifique.

En effet, la science est un ensemble de connaissances fondées sur des principes certains ; c'est la classification de certains faits qui peuvent être

répétés par l'expérience, et qui, les conditions étant égales, produiront toujours le même résultat. Cela est vrai pour les mathématiques, comme pour la chimie ou toute autre science reconnue comme telle. Mais il s'en faut qu'il en soit ainsi pour le spiritisme, où les faits sont suffisamment abondants pour prouver que l'univers existe ou n'existe pas. Il y a assez de faits pour démontrer tous les phénomènes du monde. Et ces faits s'ils sont réels, doivent prouver ce à quoi ils sont destinés; non pas qu'il existe une force inconnue dans la nature; ni qu'il y a telle hypothèse « de subconscience », qui les explique, mais qu'ils émanent de la source dont ils prétendent venir; et c'est en cela que consiste la valeur des faits.

Or, il n'y a aucun système de science qui ait été jamais découvert, capable de garantir que les faits se produiront toujours dans les mêmes circonstances; ou de démontrer ce que sont ces circonstances. On sait, qu'en présence de certaines personnes, dans des conditions totalement inconnues, certaines manifestations ont lieu, mais qu'elles ne se produisent pas uniformément dans les mêmes conditions, avec le même individu ; et que même des conditions semblables ne sont pas requises. Si toutefois des conditions uniformes sont nécessaires, personne ne les connaît.

En vérité, les différentes phases comprises sous le nom de médiumnité, sont enveloppées de mystère. C'est un domaine inconnu ; personne ne sait ce que c'est qu'un sensitif, un psychique ou médium, comme les a nommés le spiritisme et la Société moderne des Recherches psychiques ; ce qu'est réellement un médium, nul ne peut prétendre le savoir. Il est avéré qu'il existe un certain genre de sensibilité, une espèce d'aura, un je ne sais quoi que personne n'a jamais pu définir, d'une manière satisfaisante.

Les Indous nous disent qu'il existe des espèces variées d'éthers, certaines forces dans la nature, non encore découvertes, sur lesquelles l'esprit de l'homme est capable d'agir.

Mais ces éthers ne sont pas définis, et n'ont pas été jusqu'à présent expliqués ; nul ne sait comment on peut s'en servir, ni comment ils agissent sur les êtres humains.

Les théories. — Les premiers phénomènes de spiritisme furent observés, il y a plus d'un demi-siècle, et se produisirent simultanément avec leur propre explication. Aussitôt qu'une communication pouvaient être établie, les coups frappés qui se manifestèrent déclarèrent que c'étaient des esprits de l'au-delà qui se faisaient entendre. Aucune hypothèse n'a expliqué ni les manifestations, ni l'intelligence ; et pourtant autant de théories, qu'il y a d'esprits dans le monde, ont été inventées pour les expliquer d'une autre manière. La théorie de la « subconscience » dont on parle de nos jours, a été ressuscitée par le Dr John Bovee Dods, il y a près de cinquante ans; il lui avait donné le nom de théorie « du fond du cerveau » au lieu de théorie de

« la subconscience », et il essaya de démontrer qu'un individu à l'état inconscient, était capable de produire ce phénomène et de prouver de l'intelligence, concernant des choses dont l'individu ne savait absolument rien et qu'aucune personne qui était en sa présence, ne pouvait savoir non plus. Cette théorie du « fond du cerveau » fut condamnée par les faits eux-mêmes et la théorie du « subconscient » est destinée à avoir le même sort.

Nonobstant cette vérité, il y a maints spirites sincères, maintes personnes sérieuses qui prétendent que le spiritisme est une science, et qui ne veulent pas admettre qu'il ait une signification éthique spéciale, excepté ce que les effets nous disent de la vie de l'autre monde, ni qu'il ait une base spirite. Or, la première affirmation du spiritisme détruit cette idée en nous révélant qu'il existe un pouvoir, ou force, capable d'agir sur la matière, indépendamment de toute loi physique laquelle est d'après nos connaissances humaines, totalement différente de toute base de phénomène naturel ; en d'autres mots, révélant un domaine dans lequel la science n'a jamais pénétré. Je ne partage pas l'opinion de ceux qui prétendent que l'esprit scientifique est le plus apte à investiguer le spiritisme ; bien que son concours puisse être pour la cause, d'une grande utilité, à moins que les savants ne consentent à se mettre sur le même niveau que les autres investigateurs. Mais il en est de la science comme de la théologie, qui est infatuée de sa propre théorie. Et en vérité, souvent, l'homme de science qui a son esprit dirigé dans certains sens, est incapable d'investiguer toute autre matière ; pourtant s'il a l'esprit large, il s'apercevra bien vite que les phénomènes spirites ne sont pas à la portée de ses investigations ; et lorsque, après avoir épuisé toutes les formules et règles de son savoir scientifique il n'aura rien découvert, il faudra bien qu'il avoue son impuissance et qu'il admette qu'il existe une force mystérieuse dont il n'a pas le contrôle.

Lois inconnues. — Les lois de l'univers matériel, si bien établies qu'elles soient, peuvent être infaillibles dans leur application, quand elles ont pour objet un but déterminé; mais il existe aussi d'autres lois non moins infaillibles, dans le vaste domaine non exploré par la science, et dont les mystères lui seront peut-être un jour révélés. Toutefois les phénomènes spirituels, dans tous les temps, les révélations faites du royaume des Esprits, les lois qui régissent les communications entre les deux mondes resteront toujours inconnues, aussi longtemps que les recherches n'auront pas leur point d'appui, dans le champ même où se produit la manifestation.

« Nul ne peut pénétrer dans le domaine de l'invisible que porté sur les ailes de l'esprit ! » C'est par le sixième sens, qui est le sens de l'intuition, de la perception immédiate des vérités sans le secours du raisonnement qu'on arrive à connaître les mystères de l'au-delà.

« Aucune recherche expérimentale n'a pu produire d'autre conclusion

que celle de la manifestation des faits : jamais personne n'a pu dire comment et pourquoi ces faits se produisent, ni quels sont les rapports qui existent entre l'intelligence et le phénomène produit.

Cependant la littérature spirite est pleine d'hypothèses ; car il ne peut pas y avoir de formule.

Pourquoi ? Parce que les manifestations sont venues d'abord d'une intelligence. Maintenant, les manifestations de la nature, ont lieu uniformément suivant des lois qui peuvent être établies comme des formules ; elles arrivent avec une périodicité uniforme et qui se renouvelle, de sorte qu'on peut les étudier ; et, à moins qu'une force surnaturelle ne survienne, elles se présenteront toujours de la même manière. Prenons par exemple, les conditions physiques d'un psychiste, d'un sensitif ou médium, qui tombe en trance ; l'on observera qu'il y a un état distinct de « coma », et dans quelques cas même il semble qu'il y ait complète cessation de respiration. Dans certains cas aussi, cet état est provoqué par des conditions purement physiques qui sembleraient indiquer une sérieuse altération de la constitution, ou dans les conditions physiologiques du sujet ; mais tel n'est pas le cas avec les médiums, car on peut les faire passer par toutes les manifestations du « coma » ou trance, alors même qu'ils aient une maladie de cœur ou des poumons et aucune conséquence sérieuse n'en résultera, aussitôt que la cause, qui est une intelligence extérieure qui agit est enlevée ; chaque fonction physique reprend son action normale.

Il est bien reconnu que l'état de « coma », de trances ou de conditions analogues peut être provoqué par une maladie, mais il y a maints cas où cet état n'est pas causé par une maladie, où une intelligence distincte est visible et se manifeste ; et quand cette influence a cessé d'agir, le médium reprend sa conscience et n'éprouve aucune souffrance. Ceci prouve qu'une intelligence extérieure est capable d'intervenir, de suspendre temporairement l'action habituelle de la loi physiologique, sans porter préjudice à la santé du sujet qui revient à son état normal quand la cause qui a donné lieu à cet état, a disparu.

Aucune science jamais n'a pu découvrir comment ni pourquoi cela s'est fait. L'hypnotisme lui-même ne peut expliquer l'état de l'esprit médium, dans certains cas extraordinaires qui sortent de l'ordre habituel des lois hypnotiques. Ici, l'hypnotiseur est un esprit au lieu d'être un mortel ; mais c'est là une explication qui est hors de la science humaine.

Pourtant, il n'est pas possible d'expliquer comment une table peut être soulevée, sans le secours d'une force apparente physique, sans que sa structure n'en soit changée automatiquement ou électriquement, pour autant qu'on peut le savoir, sans aucune vibration palpable autre que le fait de son déplacement.

On n'y découvre pas la force de l'électricité, comme l'a prouvé Sir William Crookes, le célèbre savant anglais, quand de pareilles manifestations se produisent. On n'y constate pas non plus de force dynamique, ni d'influence atmosphérique, et pourtant les manifestations ont lieu.

Ainsi, quand des instruments de physique, de précision ne révèlent pas d'agent visible, que les conditions atmosphériques ne sont pas altérées, force nous est d'admettre, à moins de vouloir nier l'évidence et d'être privé de la raison, qu'il existe une loi ou force agissant sur la matière, que la science n'a pas encore découverte, un domaine dans lequel elle n'a pas pénétré.

Le but. — Quel est le but de cette manifestation, de cette force considérée au point de vue du spiritisme? Ce n'est certes pas pour produire des sons, pour déplacer et faire lever des tables, pour donner le spectacle de la trance du médium; il faut qu'il y ait une intention plus sérieuse, plus utile; c'est pour attirer l'attention de l'investigateur et lui faire comprendre qu'il y a un être intelligent qui désire se communiquer à nous. Quels que soient les moyens que l'univers puisse offrir pour produire cet effet, l'esprit semble toujours vouloir s'en servir; mais pourtant il ne s'en sert pas toujours au gré de celui qui désire communiquer. Et alors même que l'on se dispose à se servir d'appareils de physique pour chercher à en découvrir le mystère et à savoir comment s'est produit le phénomène, aucune manifestation n'a lieu et le résultat est nul; alors on pourra se convaincre que ce n'est pas de la science, ni de la chimie, ni de l'électricité, mais que c'est une force inconnue, subtile, derrière laquelle se trouve une intelligence. En d'autres termes, entre la manifestation et l'intelligence qui la produit, il n'existe pas de loi naturelle connue; mais il y a un domaine totalement inexploré, des forces inconnues même par l'homme de science, par les penseurs les plus profonds, et qui ne sont révélées qu'à ceux qui en reçoivent l'inspiration, qui sont doués de la faculté de sentir la présence de l'esprit et subissent son influence. Mais parce qu'on ne peut pas démontrer comment la manifestation se produit, il ne faut pas nécessairement conclure que l'hypothèse du spiritisme est fausse. Au contraire, toute personne intelligente pouvant vérifier le fait, sous des conditions favorables doit décider pour elle-même; mais tous ne sont pas compétents et il en est plusieurs qui viennent aux séances avec des préjugés. On reproche souvent aux spirites d'être trop crédules; mais, n'oubliez pas qu'ils n'ont acquis leurs croyances, que leurs convictions n'ont été faites, qu'après des recherches réitérées, de nombreuses expériences à travers le scepticisme le plus obstiné, et alors qu'ils ont découvert la vérité.

(*A suivre.*) Prof. C. MOUTONNIER.

Venise (Lido), le 4 juillet 1911.

Pleurs et Sourires

Cruel souvenir

16 Juillet 1908

C'était un bien beau jour doré par la jeunesse,
Que celui qui nous vit l'un à l'autre s'unir,
Et dans nos cœurs vibrait tant d'amour, tant d'ivresse,
Qu'il semblait que jamais tel rêve pût finir !

Jamais un mot amer, pas le moindre nuage
Ne vint troubler notre âme ou ternir notre ciel ;
Et les jours s'écoulaient, calmes et sans orage,
Et toujours a duré notre lune de miel !

Quand certain jour, hélas ! la fortune inconstante,
Jalouse d'un bonheur si pur et si parfait,
Me ravit, sans pitié, pour mon âme souffrante,
Cet ange de douceur que mon cœur adorait.

Elle est là, maintenant, sous cette froide pierre,
Insensible et sans voix, dans un sombre caveau;
Mon cœur l'appelle en vain, prie et se désespère,
Un lugubre silence entoure son tombeau !

Hier encore, elle était rayonnante de joie,
Car elle m'aimait trop pour désirer mourir !
Mais le spectre hideux, de loin guettant sa proie,
Terrassa sa victime... Et je la vis souffrir !...

Ses yeux tristes fixés sur mes yeux, suppliante,
Comme semblant me dire : Oh ! ne m'aimes-tu plus ?
Et ma main dans sa main, toute humide et brûlante,
Luttant contre la Mort, en efforts éperdus !

Et Dieu me fit témoin de ces scènes cruelles,
Et rien ne put fléchir l'inflexible destin ;
Ni prières, ni pleurs, ni mes douleurs mortelles,
Car une loi fatale avait marqué sa fin !

Prof. C. MOUTONNIER.

Venise-Lido, le 8 juillet 1911.

Catholicisme et Spiritisme

A ceux qui songent généreusement à je ne sais quelle utopique fusion du Spiritisme avec le Catholicisme, il faut conseiller de lire l'article paru dans *Le Figaro* du 23 juin dernier, sous la signature de Louis Chevreuse.

Commentant la lettre pastorale que l'archevêque de Lyon, Mgr Coullié, vient d'adresser à ses fidèles et à son clergé, pour les mettre en garde contre les « séductions du spiritisme », l'auteur rappelle que l'Église a, quatre fois déjà, condamné comme « superstitieuses les pratiques spirites » en 1840, 1841, 1859, 1899.

Le spiritisme est « une science à peine ébauchée et toute pleine d'erreurs. « Il a tous les caractères d'une superstition médiocre ; il a ses dupes et ses « imposteurs. Il est redoutable : il dérange les cervelles.

« L'Église a toujours veillé à protéger contre de telles extravagances mal- « saines les âmes de bonne volonté ; elle continue sa tâche, il faut l'en re- « mercier et il la faut aider par une juste propagande, », etc.

Ces quelques aménités, qui ont le mérite de refléter exactement le charitable état d'esprit des Grands Prêtres du catholicisme, à l'égard du spiritisme, ne sont pas pour étonner ceux qui connaissent l'histoire de l'Église; le contraire eût, seul, pu les surprendre. Mais suffiront-elles pour éclairer les aveugles qui, malgré le Passé, malgré le Présent, continuent à tenter une monstrueuse mixture entre les épaisses ténèbres du Dogme Romain et la radieuse doctrine du Christ débarrassée de toutes les obscurités de la Scholastique, que le spiritisme vient restituer au monde.

L'article du *Figaro*, l'entrefilet paru, le même jour et sur le même sujet dans le *Journal des Débats*, un libelle, rempli d'erreurs tendancieuses autant que de fiel, publié il y a quelques mois avec l'autorité du même archevêque Coullié et dont, en une admirable brochure (1), « un Vieux Spirite » a fait la magistrale réfutation, tout indique l'existence d'un plan d'attaque dirigé, de différents côtés, contre nos croyances. Ce sont les notes isolées qui préludent au Grand Concert que nous devons nous préparer à entendre, concert dans lequel la Calomnie, le Mensonge et la Corruption vont, entre les mains des habiles virtuoses dont on connaît l'incomparable maëstria, faire leur partie d'ensemble.

Au désir d'entente que leur naïve droiture a inspiré à quelques-uns de nos frères, les éternels ennemis de toute clarté, de toute liberté ne pouvaient

(1) *Le spiritisme et ses détracteurs catholiques*, Leymarie, éditeur à Paris, librairie H. Georg à Lyon.

faire d'autre réponse ! Nous l'avions, sans nous considérer comme des prophètes, toujours prédit et répété à satiété. Faudra-t-*il* d'autres documents, d'autres preuves, pour convaincre les irréductibles rêveurs qui, en persistant dans leurs projets, ne peuvent aboutir qu'à brûler les ailes de leur Chimère aux flammes clignotantes des lampes de sacristie ?

Une des caractéristiques les plus curieuses et les plus incompréhensibles de l'état d'esprit de certains spirites, est ce besoin constant, qu'ils éprouvent, d'obtenir l'approbation de leurs pires adversaires. Il existe là une tendance d'autant plus fâcheuse, qu'elle procède beaucoup moins du légitime souci de démontrer et de convaincre, que de la crainte du ridicule, de la peur du qu'en dira-t-on. Cette mentalité confine au grotesque et, quitte à encourir le reproche de « répétition », nous, qui l'avons déjà signalée, ne saurions trop insister à nouveau pour que chacun de nous, dans sa sphère, réagisse contre elle.

Ceux qui sont affectés de cette véritable maladie donnent, assez exactement, l'impresssion d'Etres robustes et valides, qui s'affubleraient de béquilles et s'autosuggestionneraient au point de ne pouvoir marcher sans elles ! Alors qu'ils peuvent, dans l'enseignement des Invisibles, dans l'expérimentation contrôlée et le raisonnement, puiser les preuves les plus irrécusables du bien-fondé de leur convictions, ils attendent, anxieux et déférents, de ceux qui, par intérêt ou par ignorance leur sont systématiquement hostiles, une autorisation de penser et d'agir !

Mgr Coullié et ses dignes acolytes viennent, heureusement en ce qui les concerne, de faire cesser toute équivoque. Dorénavant, les plus sourds sont forcés d'entendre : il faut choisir nettement et être *ou* spirite *ou* catholique ; on ne saurait être à la fois l'un et l'autre et, comme cela fut toujours notre façon de penser, nous sommes heureux de constater, qu'au moins sur un point, nous nous trouvons avoir la même opinion qu'un haut prince de l'Église.

Voici donc les malheureux partisans d'une entente cordiale avec les successeurs de saint Pierre, atteints en leurs plus chères illusions ! Cette déception les guérira-t-elle de leur spéculative générosité ?

Que tous ces faits servent de leçon aux timides ! Qu'ils ne cherchent pas, en dehors de leur conscience, des adhésions qui leur feront toujours défaut ! qu'ils aient une notion plus exacte de leurs propres forces et de la puissance de propagation de la Vérité que nous détenons et que nous devons, tous, chercher à répandre !

Point n'est besoin, pour avancer, des sanctions actuelles, officielles ou autres : les phénomènes psychiques, dont l'intensité et la fréquence augmentent sans cesse, sont des faits opiniâtres, devant lesquels céderont les plus tenaces dénégations. Laissons agir les forces intelligentes qui nous entou-

rent et continuons à nous en inspirer et à nous instruire de la science qu'elles nous révèlent.

Le temps travaille pour nous, ne l'oublions pas. Ayons donc la dignité d'attendre, sans compromissions abaissantes, sans sollicitations inopportunes, la réalisation certaine de notre Idéal ; mais, d'ici-là, défendons-le, envers et contre tous, ouvertement, sans faiblesse comme sans jactance, avec la foi inébranlable que nous donne notre conviction raisonnée. Le spiritisme qui, pour un petit nombre, à l'heure actuelle, est la vérité intégrale, le deviendra, dans l'avenir, pour l'Humanité entière : mettons notre orgueil à contribuer à sa marche victorieuse et à être les pionniers de l'Idéal qui vient pacifier le Monde en lui apportant la loi d'Harmonie Universelle. C'est l'œuvre qui nous est dévolue et que nous avons acceptée; elle est assez haute pour satisfaire les plus nobles ambitions et nous aider à supporter les fatigues de la route.

H^ri. ROUSSEAU.

VRAIS SAVANTS

On reproche généralement aux « savants officiels » de se désintéresser des grandes questions de psychologie expérimentale, sans se rendre compte qu'il serait difficile qu'il en fût autrement.

Il faut savoir, en effet, que ceux qu'on désigne sous le nom de « savants officiels » ne sont que des érudits dont le savoir est plus ou moins étendu, dans le champ des connaissances humaines *reconnues*. Ils sont professeurs, agrégés, docteurs d'une faculté; quelques-uns sont académiciens, c'est-à-dire, membres du Sénat conservateur des fameuses « connaissances acquises », et, par conséquent, à part quelques exceptions, réfractaires aux grandes découvertes scientifiques nouvelles. Quant aux autres, ce sont des fonctionnaires chargés officiellement de cours classiques. Ils ont donc à compter avec les hommes politiques qui détiennent le pouvoir, presque tous matérialistes. Ne voulant pas compromettre leur position et leur avancement, ils ne peuvent donc, dans ces conditions de dépendance, se livrer à l'étude des forces naturelles inconnues, mais sachant bien cependant que les expériences de physiologie psychique les conduiraient fatalement à en accepter les corollaires: la preuve de l'immortalité de l'âme et de l'existence du Divin...

Rien d'ailleurs pour les inciter à cette étude, toujours aride pour tous ceux dont l'esprit n'a pu s'élever au-dessus de la vie terrestre, se mouvant dans les limites les plus étroites de la biologie. Ensuite, il n'existe pas de chaires auxquelles ils puissent prétendre, ni à la Sorbonne, ni au Collège de France,

ni dans les facultés. Pas davantage, il n'y a de prix à décerner dans ces diverses institutions, et moins encore de sections réservées, soit comme membres titulaires, soit comme membres libres, correspondants ou associés aux savants d'avant-garde, aux penseurs, aux chercheurs, à ceux qui s'efforcent d'agrandir le domaine de l'esprit humain, indépendants par caractère, ne travaillant que pour la satisfaction de leur conscience, sans aucun espoir de rémunération quelconque, pas même d'une banale distinction honorifique.

Il y aurait peut-être cependant un moyen de forcer les membres de nos Instituts de s'occuper de la grande question à l'ordre du jour : Ce serait d'en faire les juges de concours annuels de physiologie psychique expérimentale. Mais, pour cela, il faudrait que des prix soient fondés dans nos académies par un gouvernement impartial ou un intelligent milliardaire, prix destinés à récompenser les meilleurs travaux de la science nouvelle.

Simple affaire d'argent destiné à améliorer l'esprit humain, dans un pays où on dépense tous les ans de nombreux millions pour améliorer l'espèce chevaline !.,.

Cette innovation viendrait à propos à ce moment où l'on constate d'heureux symptômes de réveil dans le monde intellectuel. En France, et encore plus à l'étranger, il y a de nombreux savants plus que jamais attachés à l'étude des phénomènes psychiques dont ils découvrent tous les jours des faits plus précis, faits devant lesquels on voit souvent s'incliner des esprits supérieurs, antérieurement acquis à un matérialisme pour ainsi dire professionnel.

Parmi ceux-ci, sans oublier le Dr Pidoux, membre de l'Académie de médecine, collaborateur de Trousseau, auteur d'un travail édité sous le titre : *Nécessité du spiritualisme pour régénérer les sciences médicales*, et de tant d'autres de ses confrères, je tiens à citer particulièrement un savant célèbre, membre de l'Institut astronome du Bureau des longitudes, auteur de nombreuses découvertes en physique et en mathématique transcendante : J'ai nommé Jacques Babinet. C'est lui, positiviste bien connu, qui écrivait, en 1869, à un de ses amis, la lettre suivante :

Monsieur

Si madame Milner Gibson n'est pas partie je voudrais bien avoir avec vous et avec cette dame une conférence sur les moyens à prendre

pour produire devant le public
qui m'est très-sympathique et près
duquel je crois avoir quelque
autorité les incroyables phénomènes
dont j'ai été témoin et dont votre
visite m'a persuadé que nous
pourrions démontrer la réalité
pourriez-vous, d'après sa demande
expresse, me fixer une visite avec elle.
S'il est besoin, Réponse au plus tôt, je vous prie,
autrement à dimanche prochain.
Je sors rarement et
j'arrais avant deux heures.
voyez ce qu'il y a à faire.
j'ai perdu l'adresse M. et Mme Arthur de
Gibon.
Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,
Babinet.
rue Servandoni, N° 15.

P Sc. Si vous m'indiquez une heure
je serai chez vous moi-même.
Je suis décidé à marcher en avant

C'est à M. Feyteau, le disciple et l'ami du Dr Puel, mon savant collaborateur, que le grand physicien adressait cette lettre pressante, que j'ai reproduite dans un de mes ouvrages (1), de même que la communication reçue de l'Esprit désincarné de Babinet quelque temps après sa mort, le 28 novembre 1873, et dont voici le texte donné par la typtologie :

(1) Dr Dupouy, *Sciences occultes et Physiologie psychique.*

« *Vous aurez bien de la peine à convaincre l'homme de la vérité, il est* « *aveugle, il met un bandeau sur ses yeux pour y voir encore moins.* « *Les croyances spiritualistes sont belles mais elles tendent au ridicule* « *quand on ne sait pas s'en servir. C'est ce qui arrive pour la majo-* « *rité des adeptes. Vous qui êtes intelligents sachez diriger la ques-* « *tion du bon côté, n'agissez pas comme les hommes politiques qui ne* « *savent pas ce qu'ils veulent.*

« JACQUES BABINET. »

« *Décidément, dans certaines circonstances la volonté humaine peut* « *neutraliser les lois de l'attraction.* »

Les pensées exprimées dans cette communication paraissent très vraisemblables de la part de Babinet, qui avait pu constater *la réalité de ces phénomènes incroyables* dont il avait été témoin, comme il n'a pas hésité à nous l'écrire, — déclaration corroborée encore par cette autre communication typtologique.

« J'ai tenu parole. Je viens vous dire que je suis spirite avec mon « vieil ami Feyteau.

« BABINET. »

Combien d'autres pourraient en dire autant que lui, en affirmant les faits qu'ils ont constatés, s'ils n'avaient pas à se préoccuper de certaines critiques malveillantes ou de dénonciations à un ministre sectaire et ignorant, comme celui qui relevait, il y a quelques années, le colonel de Rochas de ses fonctions à l'École polytechnique, en raison de ses publications sur la psychologie expérimentale...

Quoi qu'il en soit, quand une question aussi considérable est défendue par des esprits supérieurs, comme Crookes et Babinet, comme Richet et de Rochas, pour ne citer que les plus éminents, on doit espérer qu'elle ne peut tarder à rallier à elle tous les vrais savants français, à l'exemple des membres de la Société royale de Londres.

Dr DUPOUY.

Saint-Cloud, 29 juin 1911.

(1) Jacques Babinet, ancien élève de l'École polytechnique, professeur de mathématiques au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences, astronome du Bureau des longitudes, auteur de nombreux travaux scientifiques, inventeur d'appareils de physique etc., né en 1794, mort en 1872.

UN COIN DU VOILE

Par PHARASIUS (1)

Avant d'ouvrir le livre, disons un mot de l'auteur, que nous avons eu plusieurs fois le plaisir de rencontrer chez « Bonne Maman ». Il fut un des derniers disciples de l'aimable et si distinguée doyenne des spirites, peut-être même le dernier et, dans tous les cas, un des plus fidèles et plus dévoués. Avant tout, c'est un chercheur déterminé qu'une vérité entrevue attire et passionne, et qui, pour la défendre, s'étend à user d'arguments clairs et consciencieux et de raisonnements aussi justes que logiques. C'est, en outre, un érudit de haute valeur et un travailleur robuste qu'aucun effort ne rebute, qu'aucune patiente et longue recherche ne lasse. Le temps, pour lui, n'est pas, comme pour nos pratiques voisins d'Outre-Manche, de l'argent; le temps n'est qu'un moyen plus ou moins long d'arriver à découvrir le bon, le juste, le vrai. Il n'est pas un de ces anciens qui, las d'avoir fréquenté, sans grand profit moral, les sentiers plus ou moins accidentés d'une longue vie, se décident sur le tard à entrer dans la voie droite et se hâtent d'en célébrer les avantages devant des auditeurs bénévoles. Non, c'est un jeune; un de ces jeunes hommes, que l'expérience acquise dans des existences antérieures a sans doute déjà mûris, et qui, entendant, pour la première fois dans leur existence actuelle, parler du bien et du mal, de la vertu et du vice, de la lumière et de l'ombre, se dirigent instinctivement et bientôt avec passion vers l'étude du bien, de la vertu et de la lumière.

Le premier livre spirite qui lui tomba sous les yeux fut le *Livre des Esprits*. Il fut ébloui en même temps que vivement impressionné par les clartés de la doctrine nouvelle, dont il sentit toute la grandeur, et il se résolut à l'étudier. Il lui fallait un guide, un maître : il le trouva dans l'auteur de la *Survie*, l'aimable octogénaire à qui la foi et le dévouement inlassables à notre cause avaient concédé comme une nouvelle jeunesse et une ardeur d'apôtre. Et, dès qu'il eut commencé à être instruit, il n'eut d'autre souci que de travailler pour s'instruire encore et instruire à son tour les autres. Tel maître, tel disciple. — Mais, comment — direz-vous — trouver encore quelque chose de nouveau et d'utile à dire sur la science spirite, après les A. Kardec, les Denis, les Delanne, les Nus, les Noeggerath, etc.? — Comment ? Est-ce qu'il n'y a pas, est-ce qu'il n'y aura pas toujours d'innombrables chapitres à ajouter à cette science incomparable qu'est le spiri-

(1) 1 volume in-8°. Prix : 4 fr. 50. Franco : 4 fr. 85.

tisme ? Son champ n'est-il pas sans limites, puisque non seulement il embrasse ce monde que nous connaissons, mais qu'il s'étend encore jusqu'en un Au-delà dépourvu de frontières? — Qui dit spirite dit croyant en l'immortalité des âmes et en leur évolution progressive par les réincarnations. Alors, il n'est pas possible que, dans ce monde où se sont succédé déjà tant de peuples et de générations, cette croyance ne date que d'un demi-siècle à peine. En réalité elle doit être vieille comme le monde, puisque les esprits ont forcément existé en même temps que les hommes. Donc, en feuilletant les pages de l'histoire, nous devons nécessairement trouver sa trace chez tous les peuples. C'est là ce qu'a pensé avec raison Pharasius. Il a fait, de plus, cette juste remarque, que presque toujours les religions avaient su imposer aux peuples leur autorité morale, et que souvent aussi cette autorité morale avait pris le caractère d'une domination d'ordre purement matériel. Or, c'est précisément ce caractère qui les mène, sous la poussée de la science, à leur chute ou plutôt à leur transformation. La science et particulièrement la science officielle croit à leur chute et prétend se substituer à elles, malgré ses théories décevantes; mais elle se trompe : elle ne peut pas plus être une religion, c'est-à-dire un lien rattachant et unissant les unes aux autres les âmes humaines, que le phare, chargé d'éclairer la route de l'automobile, ne peut être l'automobile elle-même. La science doit se rendre compte que ce sont les religions et les philosophies qui, malgré les erreurs nombreuses de leurs enseignements, ont préparé les civilisations, et que ce n'est qu'au sein des civilisations que l'instruction s'est développée et que la science a pu naître et se développer elle-même.

L'étude des religions et de leur histoire offre donc le plus grand intérêt. Et Pharasius, répondant à l'objection des savants concernant la métaphysique sur laquelle ces dernières reposent, n'a pas eu de peine à démontrer que la métaphysique est l'esprit dont la science est le corps. Libre aux savants matérialistes « de limiter le champ de leur activité, mais non pas d'empêcher les autres de raisonner et de s'occuper précisément de ce qui ne les intéresse pas ». En mettant une borne aux recherches de l'esprit humain, la science n'opère pas autrement que les religions qui opposent à notre raison les barrières de leurs dogmes immuables.

C'est de cet ordre d'idées que Pharasius s'est inspiré pour écrire son livre. D'abord, il nous présente une étude de chacune des trois religions principales pratiquées sur notre continent, à savoir : le judaïsme, le christianisme et l'islamisme. Nous ne dirons rien de la première qui est assez succincte. Les deux autres sont plus étendues, bien ordonnées, claires et parfaitement documentées, et pourront être consultées avec fruit par tous ceux qui s'intéressent aux luttes soutenues à diverses époques et chez des peuples différents en vue de la défense d'un idéal religieux. Il établit que cet idéal aussi

bien pour les juifs que pour les chrétiens et les mahométans a pour origine la révélation, laquelle n'est autre que le privilège dont jouissent certaines créatures prédestinées, appelées prophètes, envoyés ou messies, de correspondre avec le monde invisible et de communiquer, de révéler aux hommes la loi divine.

Au commencement du XIXe siècle, deux écoles ennemies surgirent : l'une pour, l'autre contre la révélation. Aux chefs devenus célèbres de ces deux écoles, Dupuis et Fabre d'Olivet, Pharasius consacre un chapitre très attachant qu'il termine en montrant que la révélation est simplement le produit d'une loi naturelle. Et il ajoute que « la promulgation de cette loi, jusque-là ignorée, méconnue, incomprise ou soigneusement cachée par ceux qui la connaissaient, fut faite, en 1857, par le philosophe Allan-Kardec ».

Suit un exposé de la philosophie des Esprits, de la doctrine d'Allan Kardec, et de cette « grande loi naturelle qui donne la clef du mystère de la révélation », la loi de la *médiumnité*. Malheureusement, dans l'examen des faits dépendant de la médiumnité, notre auteur paraît oublier les paroles du maître qu'il a cependant citées : « Le spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontrent qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte. » En effet, il n'a pas compris que la révélation ait pu, à une époque où la science était devenue souveraine, prendre, comme l'a dit Léon Denis, un caractère scientifique ; et, en ce qui concerne les phénomènes dits *transcendants* : matérialisations, apports, photographies, etc., sous le prétexte que ces phénomènes donnent souvent lieu à des supercheries ou des fraudes, il a cru pouvoir contester la véracité de ceux constatés et rapportés par W. Crookes et Aksakof. Il ne craint même pas de traiter ces expériences d' « absolument fantastiques », de manifestations « d'une évidente fausseté ». Une pareille appréciation est au moins imprudente dans la bouche d'un spirite ; mais, sans nous attarder à la réfuter, nous ferons remarquer qu'en tous cas elle témoigne de la grande franchise de son auteur. Il se range, sans s'en apercevoir, à l'opinion des plus acharnés adversaires de notre doctrine, et, malgré cela, il conclut victorieusement « que *les temps nouveaux* prédits par les oracles des Anciens et les médiums de toutes les époques sont arrivés » ; que grâce à la *Philosophie des Esprits*, une « révolution philosophique, morale, scientifique et sociale s'accomplit lentement, mais sûrement au grand jour, par la force même des choses, suivant les lois de la Nature, sans bruit, sans violence, *sans répandre de sang !* » et que « nous sommes à l'aurore de cette ère nouvelle annoncée ».

Sous les réserves que nous venons de faire, nous approuvons donc pleinement et nous recommandons à nos lecteurs l'œuvre laborieuse et aussi instructive qu'érudite de Pharasius. Elle lui a, sans nul doute, coûté de longues

et patientes recherches, mais au moins il peut être assuré — et nous sommes heureux de lui rendre ce témoignage — de n'avoir pas perdu son temps. Avocat nouveau venu de notre cause, — c'est là ce qui excuse ses écarts — il a su la plaider éloquemment et utilement. Nous lui en sommes reconnaissants et nous n'hésitons pas à ajouter qu'il ne pouvait, plus dignement que par cette publication, honorer la mémoire du lumineux et charmant esprit dont il fut le disciple.

ALGOL.

Des occupations des élus au Paradis

C'était sous le pontificat du pape Urbain VIII (1623-1644) que fut condamné l'illustre Galilée, pour avoir soutenu que la Terre tourne autour du Soleil.

Ce pape, *infaillible*, qui laissa l'Inquisition commettre ce crime, approuva, par contre, l'ouvrage du Jésuite Henriquez intitulé : *Des occupations des saints au ciel*, traité de matérialisme grossier, et où l'extravagance le dispute à l'imbécillité. Cette élucubration fut publiée en 1634. On y lit des passages dans le genre de celui-ci :

« Chaque saint a sa maison au ciel, et Jésus lui-même possède un palais magnifique. Il y a de larges rues, de grandes places, de solides maisons entourées de murs.

« Les anges n'ont pas de domicile propre ; ils préfèrent s'amuser, flânant tantôt ici, tantôt là.

« Les rues sont ornées de gazons et de tapis, des sculpteurs habiles ont gravé sur les murs des maisons toutes les nouvelles du monde.

« *C'est une grande jouissance que d'embrasser le corps des bienheureux.*

« On a pris soin d'installer des bains agréables où les bienheureux se baignent *en présence l'un de l'autre* et nagent comme des poissons. Ils chantent aussi bien que les alouettes et les rossignols, les femmes chantent mieux que les hommes afin d'augmenter les plaisirs de ces derniers.

« Les anges revêtent des habits de femmes et apparaissent ainsi aux bienheureux, avec des cheveux frisés, des robes bouffantes et le plus riche costume.

« Hommes et femmes s'amusent à organiser des mascarades, des banquets, des ballets.

« Les femmes s'éveillent à la vie éternelle avec de très longs cheveux et se parent, au ciel comme sur la terre, de bandeaux et de coiffures.

« Dans la vie bienheureuse comme dans cette vie, les époux s'embrassent et embrassent leurs enfants. »

Un autre Jésuite, Gabriel de Hennas, marcha sur les traces d'Henriquez. Il rédigea une « *Empyréologie* ou philosophie chrétienne de l'empyrée », en deux volumes, dans lesquels on lit :

« Les bienheureux sont doués du sens de l'odorat, du toucher, du goût ; *ils s'embrassent et se touchent le corps ; ils vont tout nus ;* de temps à autre cependant, ils revêtent des habits pour se parer. Leur corps répand une bonne odeur. Les bienheureux ne boivent ni ne mangent, mais ils ont toutes les sensations qu'ils désirent. »

Qu'en dites-vous, chers lecteurs ?

Le Jésuite Henriquez a cependant oublié de nous parler des vignes du Paradis, car on boit sec au Paradis, quoi qu'en dise le Père de Hennas, et qui nous le dit ? Mais le Christ lui-même. Écoutez : « Désormais, dit-il à ses disciples, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour auquel je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » (*Marc, XIV-25 ; Luc, XXII-18 ; Matthieu, XXVI-29.*)

Donc il y a du vin dans les caves du Père Éternel ; soutenir le contraire serait faire passer le Christ pour un hérétique. Qu'on se le dise !

***

Les élus non seulement s'abreuvent des délices dont nous venons de parler, mais encore comme distraction et comme condiment à leur bonheur, ils entendent les hurlements des réprouvés, les crépitations de leurs chairs qui brûlent ; ils sentent l'odeur qui s'en exhale comme un parfum agréable, et voient les contorsions horribles que la douleur imprime à leurs membres. Et, charme inexprimable ! parmi ces derniers, ils reconnaissaient souvent un père, une mère, un fils, une fille, un frère, une sœur ou bien quelques amis avec lesquels ils ont eu sur la terre les relations les plus cordiales. Quelques-uns, sans doute, ont tous ces bonheurs à la fois, et les autres doivent leur porter envie, car ce sont les élus parmi les élus, les aristocrates du Paradis.

Avons-nous voulu faire, en traçant ces lignes, une lugubre plaisanterie ? Non, nous avons exposé la doctrine que l'Église enseigne, la solution qu'elle donne du problème de nos destinées. Écoutez saint Thomas d'Aquin, le père de la théologie catholique, surnommé l'*Ange de l'École :*

« Les bienheureux, sans sortir de la place qu'ils occupent, en sortiront cependant d'une certaine manière, en vertu de leur don d'intelligence et de vue distincte, afin de considérer les tortures des damnés ; et, en les voyant non seulement *ils ne ressentiront aucune douleur, mais ils seront accablés de joie, et ils rendront grâce à Dieu de leur propre bonheur, en assistant à l'ineffable calamité des impies.* » (*Somma theologica, supplementum ad tertiam parteia quest. XCXIV, art. 1, 2 et 3, Tome II, Paris, 1617.*)

C'est aussi l'opinion de saint Bernard. (*Traité de l'amour de Dieu, chap. XIV*, n° 40.)

Êtes-vous édifiés, chers lecteurs ?

Général H. C. FIX.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

I

L'Occultisme dans l'antiquité et aujourd'hui

Les sciences occultes sont celles qui s'occupent de l'âme et de ses propriétés ; on les appelle aujourd'hui sciences psychiques.

Les sciences physiques, au contraire, ne s'occupent que du monde visible ou matériel.

La magie est, pour ainsi dire, l'intermédiaire entre ces deux sciences : celle de l'âme, la science occulte, et celle de la matière, la physique.

Pourquoi les sciences occultes s'appellent-elles de ce nom (occultus, caché), qui jure avec le mot science, qui est la représentation de la clarté ?

C'est parce que les phénomènes de la science occulte étaient autrefois soigneusement cachés aux profanes, par la crainte du danger inhérent à ce genre d'expériences, d'autant plus que, si l'on n'est pas d'intentions pures, on risque gros.

Dans l'antiquité, on célébrait des mystères ; on ne pouvait pénétrer et assister à ces cérémonies que si l'on avait passé par l'initiation. Cette dernière était entourée de nombreux obstacles et même d'un certain danger. Il fallait passer par plusieurs épreuves physiques et morales. Le serment de se taire était exigé et toute indiscrétion punie très rigoureusement, bien souvent par la mort.

Le néophyte était initié graduellement, mais avant tout, il devait se connaître lui-même, puis il subissait un entraînement et une étude dont le but était de préparer l'âme à subir les émotions provenant de l'astral.

Pour cela, comme nous le disons plus haut, il fallait avoir passé par des épreuves très dangereuses destinées à prouver le courage de celui qui désirait connaître l'au-delà.

Aujourd'hui les mystères sont ouverts à tous sans initiation, de sorte que de nombreuses personnes, insuffisamment préparées, sont devenues les victimes d'esprits pervers, qui les obsèdent d'autant mieux que ces personnes

avaient pour but, non leur propre avancement moral, mais la satisfaction basse de leurs passions.

Il y a un réel danger à se lancer dans les sciences occultes si l'on n'est pas désintéressé et d'intentions pures.

Dans l'antiquité seuls ceux qui remplissaient ces conditions en y joignant le courage, sortaient victorieux des épreuves qu'on leur faisait subir ; les autres y succombaient.

Ces initiés remplissaient alors les conditions que devraient remplir tous ceux qui s'occupent de l'invisible, c'est-à-dire, la prudence, la pureté du cœur et le désintéressement, ils tendaient à la perfection sous toutes ses formes et ne pratiquaient que le bien.

Ainsi donc les initiés d'autrefois avaient des qualités qui manquent à beaucoup de spirites et autres expérimentateurs d'aujourd'hui, qui, sous couleur de recherches scientifiques, n'ont pas les intentions pures suffisantes.

Donc, si nous voulons entrer en communication avec le monde des esprits, il faut faire notre initiation, c'est-à-dire, purifier notre cœur, retrancher toute passion, pratiquer le bien. Nous aurons alors moralement le droit de franchir la porte du sanctuaire divin, que les faibles et les pervers souillent de leur présence.

Les sciences occultes étaient, dans l'antiquité, arrivées à un haut degré d'avancement, les apparitions étaient fréquentes et les morts disaient aux vivants leurs impressions.

Il découle de là que la survie était une certitude inébranlable et qu'une orientation nouvelle s'est produite dans les vues philosophiques. Pythagore et les pythagoriciens ont été les principaux représentants de la science occulte telle que nous la décrivons.

Aujourd'hui, certains font du spiritisme pour se distraire, prennent une table, posent les mains dessus après un bon dîner et demandent aux esprits (souvent sans même y croire) si les affaires réussiront, si le blé poussera bien cette année, et ce qui est plus mauvais encore, combien d'argent à Mme X... dans sa poche, si Napoléon veut bien dire le cours de la bourse de demain, etc.

Si un esprit sérieux est là, il se retire et laisse la place à des farceurs plus ou moins malveillants. Ceux-ci ne se contentent pas seulement de répondre à tort et à travers, mais ils tâchent de prendre de l'ascendant sur les médiums présents, par peur ou autrement, afin de les conduire à leur guise.

Il faut donc, dans les communications spirites quelles qu'elles soient, franches ou déguisées (1), ne jamais manquer d'être sérieux, de prier surtout et d'éviter les questions personnelles, intéressées ou d'avenir.

1. La cartomancie, le marc de café, etc., sont des médiumnités.

Quant aux médiums, autrefois ils subissaient un entraînement spécial de nourriture et d'ascétisme, presque impossible aujourd'hui.

Néanmoins nous conseillons aux médiums d'imiter les anciens, si l'on désire avoir de beaux phénomènes ou de belles communications, c'est-à-dire de se nourrir légèrement, de manger peu ou pas de viande, surtout pas de viande rouge saignante qui contrarie les fluides ; de choisir avec soin ses relations et de fréquenter peu les théâtres, qui, surtout à l'heure actuelle sont bien peu moralisateurs et partant, ne peuvent pas fournir de bons fluides aux médiums. Dans un autre chapitre nous reviendrons sur l'hygiène des médiums, mais auparavant il nous faudra étudier les rapports des sciences psychiques avec les religions dites dogmatiques.

(*A suivre.*) M. J.

Le Trust littéraire et scientifique

La deuxième *Joyeuseté de notre civilisation*, que nous a décrite M. Rouxel dans la *Vie Nouvelle* (d'avril 1911), est le trust des gens de lettres. Voici le fait qui y a donné lieu :

Un rédacteur du *Journal des Économistes* a été mis à l'amende devinez par qui. Par un tribunal de cassation ? — Vous n'y êtes point. — Par une cour d'appel ? — Vous n'en approchez pas. — Par un tribunal de première instance ? — Pas davantage. — Par un juge de paix ? — Non, par la Société des Gens de Lettres. Et par le même tribunal, le jugement a été prononcé, signifié, exécuté en un tour de main.

— La Société des Gens de Lettres est-elle donc souveraine pour procéder aussi sommairement ? Elle est plus que souveraine, elle est despotique dans toute l'acception du terme, car il n'y a plus guère de souverains qui cumulent tant de fonctions judiciaires.

— Pourquoi ce rédacteur a-t-il été amendé ?

— Pour avoir cité 32 lignes d'un article de M. Francis Marre, membre de cette Société.

Ce crime, dit le comte Léonce de Larmandie, délégué de la Société, est absolument interdit par la loi du 19 juillet 1793 sur la propriété littéraire ; et en réparation du préjudice ainsi causé à la Société des Gens de Lettres et à son membre, le rédacteur du *Journal des Économistes* a dû payer 8 francs d'amende, très heureux de s'en tirer à si bon compte, car la Société n'y va pas de main morte, comme on peut le voir par le libellé de son jugement, cité dans la *Vie Nouvelle*.

Pour apprécier à toute sa valeur la joyeuseté de cette condamnation, il faudrait écrire tout un livre sur la nature de la propriété littéraire et sur son histoire, de son origine jusqu'à nos jours. Ce n'est pas ici le lieu.

Disons seulement que cette propriété a toujours été reconnue (quoique souvent violée), par l'opinion publique; mais il ne paraît pas que les gouvernements se soient jamais mêlés de la reconnaître et de la sanctionner.

Les législateurs de la Révolution, légistes en majorité, donc imbus des principes du droit romain, d'après lesquels rien n'existe que par la volonté du législateur, ont été les premiers à légiférer sur la propriété littéraire.

Législation bien courte, d'ailleurs, mais qui est devenue longue depuis, et compliquée, et embrouillée, je vous prie de le croire.

La loi de 1793, qui reconnaît aux écrivains la propriété de leurs œuvres, ne suffisait pas aux gens de lettres, ceux-ci s'organisèrent en société et se firent reconnaître comme établissement d'utilité publique en 1810.

Plus tard, en 1837, les auteurs, compositeurs et éditeurs de musique imitèrent les littérateurs et se firent également reconnaître d'utilité publique par le gouvernement. Il est si bon homme, le gouvernement! Il a si bon cœur!

Ah! que c'est un bon père! Qu'il a grand soin de nous! Il nous protège tous, nous sauve de misère. Bénissons à jamais notre État et ses bienfaits.

***

Accordez aux corporations d'utilité publique un pied chez vous, elles en auront bientôt pris quatre.

La seconde de ces sociétés fut créée et reconnue pour exploiter les grands théâtres de musique; elle s'étendit bientôt aux théâtres de second ordre, aux petits, aux cafés-concerts, aux bals, aux représentations gratuites même, et finalement, aux orgues de Barbarie!

Et il est probable qu'elle n'est pas au bout de ses empiètements.

Quant à la Société des Gens de Lettres, la première en date, la mère et le modèle de l'autre, elle ne reste pas en retard sur sa fille.

La loi de 1793 avait pour objet d'assurer aux littérateurs la propriété de leurs *œuvres*, d'interdire les traductions et les réimpressions clandestines. Mais elle n'établissait point de société pour « exploiter en commun » les droits des auteurs. Elle était même très loin de cet ordre d'idées.

On sait, en effet, que la Révolution supprima toutes les associations, sans même en accepter les Académies et défendit expressément de les rétablir.

La Société des Gens de Lettres, fondée en 1810, est donc en contradiction essentielle avec la législation de 1793 sur laquelle elle prétend se baser.

La loi de 1793 considère la littérature comme une propriété privée, individuelle, et non comme pouvant devenir une propriété collective.

Le législateur qui avait dispersé les corporations artisanes, commerciales, industrielles, scientifiques, et les congrégations religieuses ne voulait pas établir des congrégations laïques sous prétexte de littérature.

Si la loi de 1793 est bonne, la loi de 1810 est donc mauvaise, et réciproquement, à moins qu'elles ne soient mauvaises toutes les deux.

On connaît la tendance naturelle des corps constitués à l'accaparement, au monopole. La Société des Gens de Lettres n'y a pas été plus rebelle que la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs.

La loi de 1793 n'avait guère en vue que la littérature et en littérature les livres, les *œuvres*.

La Société des Gens de Lettres, son nom le dit, ne poussait pas d'abord ses prétentions plus loin. Elle se désintéressait des journaux et revues et des ouvrages d'ordre scientifique.

La science et la presse ayant pris depuis lors un grand développement par suite du progrès des écoles et du budget de l'instruction publique, les œuvres scientifiques et les publications journalistiques sont devenues de son domaine.

Le principe admis que la propriété intellectuelle doit être légalisée, il n'y a pas de raison, en effet, pour que les petites propriétés ne suivent pas le même régime que les grandes.

Un sonnet seul (du moins pour les amateurs délicats), vaut un long poème. Un article de journal peut valoir plus qu'un sonnet, — toujours pour les amateurs — et il fait souvent plus de bruit. Pourquoi cet article ne serait-il pas aussi propriété de son auteur ?

Il n'y a pas de raison ; mais aussi il n'y a pas de limites. Si un article, un articulet vaut un poème, un bon mot ne vaut quelquefois pas moins.

Il deviendra donc propriété exclusive de celui qui l'a lâché, peut-être par inadvertance ; et ce bon mot pouvant venir à l'esprit d'une seconde, d'une dixième, d'une centième personne aussi bien qu'à l'esprit du premier qui l'a dit ou écrit, voilà tout le monde en danger de devenir plagiaire sans le vouloir et sans le savoir, — à moins de lire tout ce qui s'est écrit avant d'écrire lui-même une ligne — et par conséquent d'être condamné à l'amende par la Société des Gens de Lettres.

Bastiat a dit : « L'inconséquence est la limite et en même temps la preuve de l'absurdité d'un système. »

La preuve, oui ; la limite, non ; car la Société des Gens de Lettres est déjà allée et ira encore beaucoup plus loin, comme nous allons le voir.

***

La propriété littéraire et scientifique, telle que l'entend aujourd'hui la Société des Gens de Lettres, comprend, en outre du monopole, au profit de

l'auteur (ou pour mieux dire de la Société envers laquelle il a abdiqué ses droits), de la publication de ses œuvres, celui de la traduction et de la reproduction.

Comme nous venons de le voir, il n'est plus permis à personne, sans être membre de la dite Société ou sans avoir obtenu son autorisation, de traduire ni de reproduire, non seulement une œuvre, mais un fragment d'œuvre appartenant à la Société qui, d'ailleurs, y met son estampille, son *label*, comme disent les Américains.

Mais ici se pose une question.

« Définissons les mots », disait toujours Voltaire. Définissons donc le mot *reproduire* ; car c'est là que gît le différend de la Société avec le rédacteur du *Journal des Économistes*.

Reproduire, le mot le dit, c'est produire une seconde fois.

Pour qu'il y ait *reproduction*, il faut que l'œuvre soit entièrement reproduite. C'est ainsi que l'entendait le législateur de 1793. Il interdisait la reproduction intégrale de l'*œuvre* et non les reproductions partielles.

Et le fait est qu'un animal n'est dit reproduire son espèce qu'autant que le produit ressemble aux parents en tous les points principaux. On ne considère pas comme reproduction humaine les avortons ni les monstres.

Pour la Société des Gens de Lettres, la reproduction s'étend, nous l'avons vu, aux moindres opuscules et fragments d'opuscules.

Mais il s'agit de distinguer. Pour que la reproduction d'un fragment soit une vraie reproduction, il faut qu'elle soit pure et simple, sans additions.

Si vous ajoutez des commentaires, des critiques, des éloges, au fragment reproduit ; si vous en tirez des conséquences avec des applications que le premier auteur n'a ni tirées ni prévues, votre reproduction devient une *citation*, ce qui n'est plus du tout la même chose, et l'œuvre entière est personnelle au second auteur.

Interdire la *citation*, telle que je viens de la définir, c'est non seulement raser à fleur de sol l'arbre scientifique et littéraire, c'est l'arracher jusqu'à la dernière racine. Dès lors, plus de progrès possible.

Que faisons-nous tous autant que nous sommes, littérateurs, savants et ignorants ? Nous vivons, intellectuellement parlant, sur l'héritage que nous ont laissé les générations passées et que les générations présentes continuent d'accroître.

Nous *citons* continuellement, consciemment ou non ; la plupart du temps nous nous bornons à citer, à recopier, n'ajoutant rien au patrimoine déjà acquis ; quelquefois nous y ajoutons ; jamais nous ne tirons tout de notre propre fonds.

Nous ne pouvons pas faire autrement que de citer ou de nous taire. Et personne, aucune société, reconnue ou non d'utilité publique, ne peut nous

empêcher de citer, sans nous empêcher d'écrire, de parler, de penser ; sans détruire du même coup les fameux *droits de l'homme*, pour lesquels on a tant combattu : liberté de conscience, liberté de parole, liberté de pensée.

***

J'ai voulu me rendre compte par moi-même, si le « criminel » condamné et exécuté par le comte de Larmandie était coupable ou non, c'est-à-dire, s'il avait simplement *reproduit* les 32 lignes incriminées ou s'il les avait *citées*. Je me suis reporté au *Correspondant* du 10 juin 1910 et au *Journal des Économistes* du 15 novembre 1910.

J'ai vu dans le *Correspondant* que M. Francis Marre était le successeur de Henri de Parville et que son prétendu article n'en est même pas un. C'est une simple *Revue des Sciences*, c'est-à-dire un recueil de reproductions et de citations.

Ainsi, ce que M. Marre veut interdire aux autres, il le fait lui-même. Il a d'ailleurs raison de le faire, car, dans le déluge de publications de tous genres qui nous submergent, le public, ne pouvant tout lire, ne lirait et ne saurait rien si des hommes de bonne volonté n'avaient la patience de lui présenter la quintessence de ce qui se publie.

J'ai vu ensuite, dans le *Journal des Économistes*, que l'article incriminé n'était pas un article non plus, mais une simple revue des revues, comme celle de M. Marre. Comment faire une revue des revues sans citer des revues ?

J'ai vu aussi que l'auteur du *Journal des Économistes* employait 46 lignes — puisque nous en sommes réduits à compter des lignes ! — à exposer ses propres idées sur les causes de la phrénasthénie. Idées que M. Marre n'avait pas exprimées ni même prévues, et que probablement il n'aurait pas exprimées s'il les avait prévues, car ces idées ne sont pas de nature à plaire aux politiciens ni aux autres pêcheurs en eau trouble.

Ce n'est qu'ensuite qu'il donne l'extrait de M. Marre comme confirmatif de ce qu'il a dit lui-même.

Si un auteur ne peut pas dire : je ne suis pas seul de mon opinion ; en voici un autre, et un autre encore, où allons-nous ?

L'extrait donné dans le *Journal des Économistes* n'est pas une simple *reproduction*, mais une *citation*. C'est un honneur que l'auteur a fait à M. Marre et non un « préjudice » qu'il lui a causé. Cet extrait ne signifie rien par lui-même et ne vaut que par son encadrement.

Ce n'est donc plus seulement des *reproductions*, mais des *citations* que la Société des Gens de Lettres s'attribue le monopole. Monopole qui a pour conséquence inévitable d'étouffer toute littérature indépendante et, par suite, d'empêcher tout progrès scientifique et littéraire.

La Société des Gens de Lettres est un trust, c'est-à-dire une institution de malfaisance publique et non d'utilité publique. Il est bon que tout le monde le sache, c'est pourquoi j'ai cru devoir appeler l'attention des lecteurs sur cette question, qui intéresse aussi bien les spirites que les autres victimes des monopoles. Ces monopoles, renversés par la Révolution, se relèvent sur tous les points et sous toutes les formes, pires et plus dangereux que jamais pour l'honneur et l'avenir de la France.

Si du moins ces monopoles, et celui des gens de lettres en particulier, avaient pour résultat de profiter aux monopolistes, ils ne seraient pas excusables, mais explicables.

Il n'en est rien. M. Rouxel prouve péremptoirement, avec chiffres à l'appui, que les littérateurs ne tirent aucun profit de la Société qu'ils alimentent par leurs œuvres et par leurs droits d'entrée (80 fr.) et leurs cotisations (20 fr. par an). Cette Société n'est pour les lettrés et pour les savants qu'un dangereux mirage.

LE GLANEUR

EXTRAITS CHOISIS

C'est de ce chef-d'œuvre, publié en 1899 — *Une Echappée sur l'Infini*, d'Ed. Grimard (1) — que nous extrayons le chapitre que nous publions aujourd'hui.

Ed. Grimard est toujours vivant pour les lecteurs de la *Revue Spirite*, puisque, à l'heure qu'il est, il lui prête encore sa collaboration posthume. Tous savent que ce fut son premier ouvrage et se rappellent, à son sujet, la forte appréciation portée en peu de mots par notre ami P. G. Leymarie. — De ce livre certaines pages saisissantes donnent véritablement le « frisson de l'inconnu, le vertige de l'infini ».

L'auteur a dédié ce livre particulièrement aux femmes, « parce que c'est au fond de leur âme réceptive que retentissent, en écho, les vibrations les plus délicates du monde psychique ».

L'Épopée de la Vie

(Extrait de **UNE ÉCHAPPÉE SUR L'INFINI**, de Ed. Grimard.)

Il est absurde de s'imaginer qu'il n'y a de possible, ici-bas, que les lamentations et les larmes ; lamentations lâches qu'ont mises à la mode, d'une

(1) On peut se procurer *Une Echappée sur l'Infini* à la Librairie spirite, prix : 3 fr. 50, franco : 3 fr. 85.

part, tous ces prétendus désespérés, fils posthumes de Schopenhauer, nihilistes en disponibilité, sceptiques blasés prêts à toute capitulation et qui, sincères ou non dans leur découragement volontaire, jettent leurs armes au plus fort de la bataille — et d'autre part, tous ces pleurards de sacristies dont l'âme déliquescente s'abandonne, renonce à tout effort et s'en remet passivement à la « pure grâce », au « bon plaisir » de leur dieu anthropomorphe fantasque et vindicatif.

Que signifie donc cette doctrine immorale et débilitante qui table sur les aléas d'un pardon que l'on n'obtient qu'à genoux, d'un paradis que l'on n'achète que par d'avilissantes et hypocrites humilités?

Séchez donc vos larmes et, debout, devant les réalités de la vie, sachez voir et comprendre, et admirer à l'occasion ce que nous offre le présent, ce que nous promet surtout l'avenir. Il y a, sur notre terre, de merveilleux spectacles à contempler et des heures exquises à passer, quand on a des yeux pour s'enivrer du beau, une intelligence pour apprécier le vrai, un cœur pour aimer le juste et le bon.

Le spiritualiste — qui n'est en somme qu'un homme bien informé — n'est pas plus un ascète égoïste, qu'un fakir qu'hypnotisent de stériles et grotesques contemplations. Il vit avec intensité, parce qu'il comprend le sens de la vie, et ce qui le distingue des insouciants, des fanatiques et des sceptiques, c'est qu'il voit un ciel sur sa tête, c'est qu'il n'étouffe pas dans l'atmosphère opaque où trébuche la foule, c'est qu'il y a pour ses yeux des fenêtres ouvertes sur l'azur, des échappées plongeant dans l'infini. Il n'a pas le front nimbé de l'auréole des saints ou des martyrs; mais il sait vers quel but il a le droit de lever la tête. Par-dessus les misères humaines et par delà les brumes grises, ce qu'il aperçoit et contemple, c'est une étoile qui lui sourit, l'étoile du pôle, l'étoile de l'idéal.

Il est donc bien entendu que notre terre est une prison; mais elle est fort belle, après tout. Savez-vous ce qui la dépare?... Ce sont les prisonniers qu'elle renferme.

Ah, les vilaines gens et les mauvais cœurs! Petitesses, jalousies, rancunes, égoïsmes, haines, injustices, mépris des faibles et adulation des forts, passions farouches et bestiales ivresses... la voyez-vous se dérouler, devant vous, cette gamme chromatique d'horreurs, avec leurs teintes et leurs demi-teintes savamment nuancées?

« Quelle avidité de proie, quelle cruauté! Quelles embuscades tendues de tous côtés! Quels plis et quels replis pour étouffer les faibles!

— De qui parlez-vous? Est-ce de l'homme ou de l'animal?

— De l'homme (Ed. Quinet) (1). »

Mais laissons les forçats et revenons au bagne. Bagne splendide; à quoi

(1) *La Création.*

servirait de le contester ? De la plaine à la forêt, de la forêt à la montagne et de ses crêtes neigeuses aux bleus horizons des mers, certes le spectacle est vaste et les magnificences abondent.

Il est bien vrai que notre atmosphère trop peu nutritive nous oblige à creuser la terre, pour y chercher un supplément de nourriture et que la terrible pesanteur qui nous attache au sol nous oblige à y ramper péniblement. N'importe, elle est splendide, notre terre, et combien dramatique est son histoire dans les annales du ciel.

Écoutez-en le résumé rapide.

Formée d'un lambeau de soleil que lança dédaigneusement dans l'espace le roi superbe de notre système planétaire, elle obéit à l'impulsion donnée et tournoya dans l'orbite du foyer générateur.

Vapeur incandescente, tout d'abord, puis tourbillon lumineux, puis radieuse étoile, elle rayonna pendant des millions de siècles dans les abîmes de l'éther glacial. Lentement elle s'y refroidit, lentement s'y condensa. D'une blancheur éclatante au début, couleur des jeunes étoiles, blanche comme Sirius, glorieux frère de notre soleil, elle prit la teinte dorée de ce dernier, puis passant au rouge vif, graduellement assombri, elle finit, en s'encroûtant de ses propres scories qui flottaient à sa surface, par faire un globe brûlant où des torrents de vapeurs successivement condensées en déluges, puis de nouveau vaporisées, s'élevaient et retombaient en cataractes, pour s'élever encore au milieu des plus inimaginables déflagrations de tonnerres et d'éclairs qui, se ruant les uns sur les autres, se foudroyaient entre eux.

Cent fois chassée par la croûte incandescente, remontant pour retomber sans cesse, la mer affolée finit par s'étaler sur le globe graduellement refroidi.

Il s'étendit largement, l'océan des premiers âges, et la terre uniformément plate disparut sous les eaux. Dans ces eaux tièdes, électrisées frémissantes d'énergies génésiques, se forma le protoplasma, masse gélatineuse, océan de vie amorphe et confuse dont les remous visqueux alourdissaient les flots.

Dans cette matière vivante, des noyaux se formèrent, s'entourant de membranes où la cellule, reine du monde, capsule de vie, apparut et s'organisa dans sa toute-puissance.

De ces cellules se peupla l'océan. Monères, amibes, éponges, algues et fucus tapissèrent les bas-fonds, en même temps que de microscopiques animalcules bâtissaient de leurs coquilles mortes les assises des futurs continents.

A la tête de ces premiers fondateurs du globe, était le trilobite. Il a une carapace, il se dirige dans les eaux et son œil est le premier qui se soit ouvert sous les lueurs du ciel.

Les montagnes étaient encore enfouies sous la vase des marécages. Çà et là émergeaient quelques plages où s'attachaient des plantes marines arrachées par la tempête. Ce fut le règne des cryptogames. Puis, de toutes parts, surgirent, s'élancèrent les fougères géantes dont se composèrent les premières forêts.

C'est alors que s'ouvrit l'ère des volcans. Momentanément ensevelis sous les eaux, tous ces titans révoltés, exutoires formidables d'un globe mal éteint, dressent sur les vagues leurs gueules enflammées, vomissent leurs scories, leurs laves, leurs basaltes et ébranlent la jeune terre de leurs convulsions désespérées. Dans cette lutte gigantesque des eaux contre le feu, beaucoup d'entre eux se sont éteints; mais il en reste encore dans les flancs de notre planète assagie.

L'Hécla, l'Etna, le Vésuve, le Stromboli veillent encore sur notre Europe, et tandis que l'Erebus et le Terror fument aux confins des régions australes, flamboient et grondent dans le nouveau continent les centaines de volcans que Ritter appelle le *cercle de feu*. « Terrible illumination, ajoute « Michelet, qui fait l'effroi du monde, en fait aussi la sûreté. Les gardiens « de l'Asie, de la Polynésie regardent ceux des Andes. L'Océanie criblée « d'innombrables volcans éteints en a encore deux cents en action (1). »

Dans les vases tièdes rampent quelques batraciens monstrueux, bientôt suivis par des reptiles plus monstrueux encore dont les hordes féroces, gueule béante, ont rempli des périodes où les siècles s'amoncellent aux siècles. — Ce furent là nos ancêtres dont à la vérité nous ne saurions nous enorgueillir.

Puis vint la période des mammifères colosses : Mégathériums, Mammouths et Mastodontes dont les éléphants de nos jours ne sont que des diminutifs. Avec la faune se développa dans sa jeune puissance une flore luxuriante. Feuilles et fleurs enguirlandèrent la terre épanouie. Dans les forêts nouvelles, bien autrement riches que les forêts houillères, apparut l'oiseau dont l'aile s'élança d'une île à l'autre, déjà toutes fourmillantes d'insectes. Au-dessus de la terre, des forêts et des mers dont les vagues murmuraient aux golfes arrondis, s'étendit un ciel serein, resplendit un soleil radieux.

De cette terre jusqu'alors plate et uniforme, surgirent les jeunes montagnes. Le Jura se soulève. Les Pyrénées s'agitent et se dressent. Les Alpes, jusque-là humbles collines, se lèvent à leur tour. Hésitantes tout d'abord et ne montant que lentement, de nouveau elles s'agenouillent dans la mer Helvétique, puis se redressent enfin, hautes et fières, telles que nous les voyons aujourd'hui. En même temps, là-bas, se hausse le Caucase, tandis que le gigantesque Himalaya entasse sur ses contreforts ses cimes dominatrices et

(1) *La Montagne*.

que sur l'autre face du globe les Cordillères des Andes, prises du même tressaillement, hérissent d'une Amérique à l'autre les vertèbres de leur échine colossale.

Le monde était désormais habitable. Le théâtre était préparé pour le dernier acteur, l'acteur du drame éternel.

Et c'est alors que l'homme apparut.

L'homme, non ; les hommes, car le mythique personnage qu'on appelle Adam ne fut, tant s'en faut, ni le seul, ni surtout le premier. Mais parlons de l'homme type que nous isolons de ses congénères.

De quelle gangue animale furent formés ses premiers tissus? D'où émergeait-il, alors que pour la première fois son œil s'ouvrit à la lumière et que sa tête enfin se releva vers le ciel ?...

Avant lui, sur une terre basse, presque tous les êtres marchaient la tête inclinée vers le sol; mais lui, il a dû naître sur quelque plateau, d'où il apercevait au-dessus de lui quelque contrée montagneuse qui attirait ses regards vers des lieux plus élevés (1).

C'est donc par l'homme que se termine la série zoologique. C'est lui, le dernier né, qui résume et parachève l'œuvre mille fois séculaire des solidaires évolutions.

« Le principe pensant, dit M. G. Delanne (2), a parcouru lentement tous les échelons de la vie organique ; c'est par une ascension ininterrompue pendant une série de siècles, qu'il a pu lentement fixer, dans son enveloppe fluidique, toutes les lois de la vie végétative, organique et psychique. Il a fallu recommencer bien des fois cette longue initiation pour que tous ces mouvements sentis, conscients, voulus, arrivassent à l'inconscience et à l'automatisme parfait qui caractérisent les réactions vitales et les actions réflexes. Ce n'est pas tout d'un coup que chaque être est arrivé à ce résultat, la nature ne fait point de miracle, elle va toujours du simple au composé. Pour qu'un organisme aussi complexe que l'homme, qui réunit les caractères les plus élevés de toutes les créatures vivantes, puisse exister, il faut de toute nécessité qu'il ait parcouru toute la série dont il résume les états différents.

En arrivant à l'humanité, l'âme est déjà vieille ; son enveloppe a fixé sous forme de lois les états successivement traversés, et c'est peut-être à cette cause qu'est due l'évolution fœtale qui fait repasser l'embryon par tous les stades que l'âme a parcourus antérieurement. »

Le voilà maintenant dans la vie, cet enfant dont nous avons raconté la naissance, cet homme que les lois de son évolution ont ramené dans cette « vallée de larmes », où il nous faut revivre, nous tous réincarnés.

(1) Ed. Quinet, *la Création* ; de Rossi. Congrès d'Anthropologie, 1867.
(2) *L'Évolution animique*.

Eh bien, disons-le hautement, elle sera féconde et relativement heureuse pour lui, cette vie, s'il sait et veut en comprendre la signification.

Oui, noble et belle chose entre toutes qu'une vie droite, simple et pure, ouverte aux grandes pensées, accessible aux sentiments généreux. Combien nous console des laideurs humaines le spectacle réconfortant d'un homme qui sait d'où il vient, qui sait où il va, qui a su choisir la voie directe et y marche sans reculs, sans arrêts, sans capitulations de conscience.

Il est une chose qui pour lui prime toutes les autres et dont le nom résume toutes les obligations de la vie terrestre, *le devoir* (1).

Et pour le remplir, il a reçu en don suprême — véritable apanage divin — son intangible, son inaliénable liberté. Il a reçu plus encore, puisqu'il apporte, en venant au monde, les notions héréditaires, les impulsions innées de la loi morale ineffaçablement gravée dans son cœur. Ineffaçablement... pas toujours peut-être. Il peut défaillir, déchoir, s'avilir en des abjections anciennes, redescendre quelques échelons déjà franchis ; mais la douleur est là qui veille, feu purificateur qui affine, détache les scories et fait remonter à la surface celui qui sombrait aux bas-fonds.

Sous l'influence de cette inéluctable hygiène de l'âme que lui impose la loi de l'évolution, les perspectives changent, les horizons s'élargissent. Il ne s'agit plus ici de cette étrange dogmatique, base de nos religions modernes, qui transforment en facteurs d'un salut tout personnel les diverses tribulations de la terre, rapetisse cette œuvre que l'égoïsme seul inspire et dirige.

La philosophie de la doctrine ésotérique nous concède de plus hautes prérogatives. Ce que doit et peut rechercher l'homme, ce n'est plus ce bonheur exclusivement terrestre que rêvent les matérialistes, pas plus que ces joies problématiques qu'espèrent trouver les croyants orthodoxes au sein du paradis conçu par leur mesquine imagination.

Ce que l'homme veut, quand il a compris la vie, ce à quoi il applique toutes ses énergies, c'est le perfectionnement continu de sa personnalité, — noble et réconfortante incitation qui divinise l'humanité.

Devant la vaste perspective de nos existences dont chacune d'elles est un combat pour la conquête de la lumière, devant cette ascension de l'être qui de cercle en cercle s'élève vers le Parfait, le problème du mal disparaît sans retour. Le mal n'a pas d'existence absolue. Simple effet de contraste entre la lumière et l'obscurité. Le mal, c'est la situation d'infériorité, c'est l'échelon précédent, la phase transitoire que traversent les êtres dans leur ascension vers un état meilleur.

(1) Dans une humanité suffisamment évoluée, dit le Dr E. Gyel, c'est-à-dire intelligente et bonne, le principe *d'obligation* fera place au principe de *liberté*. La notion du *devoir* disparaîtra presque entièrement, pour être remplacée par la notion de l'*amour*. Ce sera devenu, en effet, un plaisir de faire le bien et une souffrance de faire le mal.

Nous avons une âme douée d'admirables vertus, mais latentes, endormies. Ce sont ces virtualités qu'il faut mettre en lumière, dont il faut organiser le jeu régulier. Nous avons une raison faillible, vacillante ; mais n'est-ce point cette raison, de haute origine, qui, par ses vagues pressentiments et ses mystérieux souvenirs, nous révèle elle-même ses propres défaillances? La raison humaine n'est qu'un reflet de la raison trancendante, vague reflet, lointaine lueur, mais qui n'en possède pas moins comme boussole le sens interne de sa normale orientation. Ses aptitudes lui sont inhérentes et c'est de l'efflorescence de la plante humaine que nous voyons surgir, s'épanouir, toutes ces fleurs merveilleuses qui s'appellent la bonté, la douceur, la patience, la résignation, la tolérance, l'oubli de soi-même, la pitié, le dévouement, au-dessus desquelles s'élève et domine la vertu par excellence, régulatrice de la conscience, inspiratrice du cœur : *la Justice* — glorieuse émanation des plus hautes virtualités divines.

Ed. GRIMARD.

Esprits et Médiums

Par M. Th. TOURNOY

Je viens de lire l'énorme volume (près de 600 pages dont une grande partie en texte fin) que le professeur Flournoy vient de faire paraître sous le titre *Esprits et Médiums* et tout d'abord une chose me frappe : c'est le chemin parcouru par lui depuis la publication de son étude sur Mlle Smith (*Des Indes à la planète Mars*) voici une dizaine d'années.

A cette époque, en effet, il croyait aux fraudes d'Eusapia et niait les apparitions de Katie King ; en ce qui concerne Eusapia il renonce maintenant « à caresser l'espoir de découvrir le pot aux roses », quant aux apparitions de Katie King il dit, page 422 : « Il y a dix ans j'ai exprimé mon scepticisme *invincible* à l'endroit des apparitions de Katie King à M. Crookes (*Des Indes*, p. 356), je m'empresse de reconnaître que j'ai changé d'avis depuis lors et que, sans me prononcer catégoriquement, cela va sans dire, sur des faits que le passé dérobe à tout nouveau contrôle, je n'éprouve plus la même difficulté instinctive à les admettre, en présence des phénomènes que tant de savants nous racontent aujourd'hui. »

Nous verrons plus loin par exemple l'étrange application qu'il en donne.

Nous trouvons aussi, page 400, qu'il a constaté la réalité des impressions fluidiques sur des plaques photographiques.

Malgré cette évolution favorable à l'opinion des chercheurs qui depuis cinquante ans luttent pour assurer le triomphe final de leurs convictions, il

n'en reste pas moins vrai que tout cet énorme ouvrage est consacré à démolir l'édifice des conceptions purement spirites. Sa thèse est en somme la suivante :

Jadis on mettait sur le compte de forces occultes, d'actions d'entités invisibles, etc., certaines manifestations physiques (la danse de saint Guy par exemple), que la science a expliquées depuis sans cette intervention; or on peut dire que « les progrès faits depuis un demi-siècle dans la connaissance de la nature humaine et de son étonnante complexité », l'étude des faits d'hystérie, d'hypnotisme, d'altérations de la personnalité, etc., tendent à rétrécir de plus en plus le champ des manifestions spirites. S'il reste un petit nombre de faits que les théories scientifiques modernes ne peuvent encore résoudre, il n'en faut pas conclure qu'elles ne les résoudra jamais dans le sens d'actions uniquement psychologiques.

Afin de pouvoir étudier et faire rentrer dans les cadres de ses explications « scientifiques » le plus grand nombre possible de cas, M. Flournoy adressa, en 1898, aux membres de la Société d'Études psychiques de Genève un questionnaire destiné à lui faire connaître quels étaient les faits supranormaux dont ils avaient été les témoins ou les acteurs (comme médiums).

Cette enquête lui a permis de réunir plusieurs centaines de messages ou de faits anormaux qui font l'objet de la première partie de son ouvrage. « Il se peut que dans le nombre, dit-il, il y en ait d'authentiques (c'est-à-dire ayant réellement une origine spirite) mais je ne me charge pas du triage. » Il se contente donc de montrer, ce qui est parfois facile, que certains des cas recueillis peuvent et doivent provenir de l'imagination subconsciente du sujet. Il me semble qu'il serait loyal de citer les autres faits pour lesquels une semblable explication est tout à fait insuffisante.

D'autre part, si nous examinons les explications données pour éviter d'adopter l'hypothèse spirite, nous trouverons des théories d'une audace presque effarante.

Prenons par exemple le cas Buscarlet (p. 359). Mme Buscarlet à Paris rêve, le 10 décembre 1883, que Mme Nitchinoff habitant Kasan (Russie) doit quitter le 17 l'Institut qu'elle dirige, et cela avec certains caractères qui évoquent l'idée de mort. Elle écrit et fait part de ce rêve à Mme Moratief également à Kasan, celle-ci lui répond que cette personne a effectivement *quitté* son Institut le 17, mais à l'état de cadavre, ayant été emportée en trois jours par la diphtérie.

M. Flournoy voit là un cas remarquable de *télépathie à trois!* Mme Moratief en effet étant liée avec chacune des deux autres personnes qui se connaissaient peu, a perçu subconsciemment le 10 les premiers symptômes de la maladie de Mme Nitchinof et a involontairement transmis cette connaissance à Mme Buscarlet!

Qui admettra une semblable explication ?

Comment supposer que les premiers symptômes d'une maladie foudroyante se soient fait sentir quatre jours à l'avance, que le sujet ne s'en soit pas aperçu, mais que sans s'en douter Mme Moratief les ait perçus, etc ?

Et, si une semblable explication basée sur l'hypothèse télépathique considérablement étendue pouvait être acceptée, quelle serait donc l'explication possible du cas n° 15 où Mlle Sophie S..., devant aller rejoindre aux Mayens le pasteur H..., pour faire des courses avec lui et ses pensionnaires, reçoit par la table, dix jours avant la catastrophe qui coûta la vie au pasteur et à l'une de ses pensionnaires, l'avis suivant : « Il ne faut pas que Sophie aille aux Mayens, elle y risquerait sa vie. »

Ou encore l'explication du cas 28 (prévision de mort par suite de chute de bicyclette, quelques semaines à l'avance).

D'ailleurs il est aisé de trouver dans ce recueil où tant de personnes de bonne foi ont fait connaître les faits les plus remarquables de leurs expérimentations, bon nombre de phénomènes dont M. Flournoy ne tente même pas l'explication.

On peut citer par exemple le cas 267 (communication annonçant l'assassinat de Sadi Carnot avant qu'il ne fût connu).

Le cas 186 dont une explication tout à fait insuffisante est donnée et qui peut tout aussi bien nécessiter l'hypothèse spirite.

Le cas 190 où l'annonce d'un changement dans un programme de voyage est suivie de près par l'arrivée d'une lettre informant d'une maladie imprévue qui bouleverse tous les plans du voyage.

Le cas 191 où l'on a obtenu le libellé d'une carte postale que personne n'a lue au préalable.

Le cas 307 où il est fait allusion *hors de la présence de la personne intéressée* à des faits intimes connus seulement d'elle et de son mari décédé.

Le cas 322 est des plus inexplicables par les procédés chers à M. Flournoy. La narratrice, Mme V^ve Zora (pseudonyme), reçut un jour une communication « d'un M. Martinol mort en Australie au moment où il s'embarquait pour le retour ; cet homme parfaitement ignoré de moi, dit-elle, me fit une confession déplorable qu'il me chargeait de faire tenir à sa femme. Il y avait peu de temps que j'écrivais, et ne la connaissant pas, je n'osai pas aller lui dire... Voyant que je n'y allais pas, le même Martinol se communiqua à mon amie Mme H..., d'une manière encore plus précise et pressante. Elle connaissait Mme Martinol et alla la voir avec les deux écrits. Tout était vrai, et les deux confessions donnaient la clef d'actes incompréhensibles jusqu'alors pour la famille. »

Quant au cas Gorden (page 399) où une sonnette s'agite plusieurs fois dans une année à l'heure précise où une personne décédée avait l'habitude de

sonner. M. Flournoy en le citant dit « qu'il s'abstient prudemment de toute conclusion arrêtée ».

En résumé un certain nombre des documents recueillis parlent toujours éloquemment en faveur de l'hypothèse spirite.

Si de ces phénomènes intellectuels nous passons aux phénomènes physiques de matérialisation nous nous trouverons de nouveau en présence d'explications terriblement difficiles à admettre. Ici M. Flournoy adopte la théorie de Morselli : le psychodynamisme, à savoir que « le médium aurait la faculté d'émettre hors de lui une force susceptible de revêtir les formes de son imagination ; qu'on y joigne l'action de la transmission mentale par laquelle il subit et reflète au dedans de lui les pensées des assistants, et l'on conçoit que celles-ci puissent par cet intermédiaire, façonner et modeler à leur image sa force plastique extériorisée, de manière à donner naissance à des « téléplasmes » ou matérialisations, dont la substance se trouve ainsi provenir du médium, et la forme extérieure des spectateurs ».

L'auteur a raison de supposer que bien des lecteurs « ne voudront pas entendre parler d'une nouveauté aussi extravagante » malgré l'autorité de MM. Morselli et Flournoy, d'ailleurs n'est-ce pas une condamnation de cette théorie hypothétique que le cas dont M. Venzano fut le héros à une séance d'Eusapia et qui est raconté page 428. Ici l'apparition est une personne inconnue du médium et à laquelle M. Venzano ne pensait aucunement bien qu'il l'eût connue de son vivant. Si la théorie « télépathique et téléplastique » de MM. Morselli et Flournoy était exacte, pourquoi cette matérialisation d'une personne indifférente plutôt que celle d'une personne chère à l'un des assistants?

Si M. Flournoy se préoccupe d'autre part des effets de la pratique du médiumnisme, c'est pour insister longuement (p. 505) sur les dangers que présente la philosophie spirite pour les tempéraments morbides et les esprits faibles ou superstitieux. Que des troubles mentaux puissent résulter parfois de la pratique du spiritisme comme de tout mysticisme exagéré, il n'en est pas moins vrai que tous ceux qui ont répondu à son enquête ont été unanimes, à de rares exceptions près, à reconnaître les bienfaits de cette philosophie qui les soutenait encore en 1908 lors de sa deuxième enquête (dix ans après la première).

Un des chapitres les plus captivants pour celui qui veut à tout prix se faire une opinion basée sur celle d'autrui, est celui consacré à Myers. M. Flournoy ne ménage pas son admiration à ce profond penseur, à ce chercheur opiniâtre qui, pendant trente années s'est efforcé de trouver « dans l'investigation des faits anormaux et occultes... des preuves de fait en quelque sorte tangibles et irréfragables de l'existence et de la spiritualité de

l'âme, de son indépendance de l'organisme, de sa survivance à la mort corporelle ».

« Il se proposait, en d'autres termes, ajoute Flournoy, d'établir la certitude d'un autre monde et d'une autre vie — ces « préambules de toute religion » — non plus, comme par le passé sur la base chancelante d'articles de foi ou de raisonnements abstraits, mais sur l'inébranlable fondement d'une démonstration expérimentale rigoureusement scientifique ».

Le résultat de son travail opiniâtre fut consigné dans l'ouvrage posthume qu'il laissa et qui forme deux volumes comprenant plus de 1.400 pages sous le titre : *La personnalité humaine et sa survivance à la mort corporelle.*

Il constitue certainement, selon l'expression de M. Flournoy, « le plus imposant et majestueux monument qui ait jamais été élevé, d'une part, à la démonstration expérimentale de l'existence et de la survivance de l'âme, d'autre part, à l'union, disons plus, à la fusion indissoluble de la science et de la religion en une sorte de synthèse philosophique, d'une très haute inspiration morale, accessible à tous, et visant à satisfaire tout ensemble les besoins du cœur et les exigences de l'entendement ».

Cette démonstration, Myers l'a basée sur les faits observés par lui et ce sont les expériences de Mme Thompson qui l'avaient enfin confirmé dans ses croyances.

« Les faits que Myers a récoltés, dit M. Flournoy, l'ont abondamment convaincu *de la vérité foncière de l'antique croyance spirite.* »

Si telle est la conviction d'un homme que M. Flournoy considère à juste titre comme un maître au point de vue de ses recherches psychologiques, aurions-nous tort de nous ranger à ses opinions plutôt qu'à celles de M. Flournoy?

Celui-ci conteste, il est vrai, que les faits soient assez probants pour établir une conviction ce qui n'est pas très flatteur pour Myers qui est d'un avis contraire, ni pour les autres « grands savants *conquis de force sur le matérialisme par la puissance des faits dont ils ont été témoins* » (Flournoy, p. 244)(1).

M. Flournoy posséderait-il seul le critérium nécessaire dans ces sortes de recherches ?

En résumé n'attachons pas trop d'importance aux conclusions de ce nouvel ouvrage: de même que le scepticisme soi-disant *invincible* de son auteur

(1) J'étais, dit Wallace, un matérialiste si complet et si convaincu qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. *Les faits cependant sont des choses opiniâtres...* Ces faits me convainquirent. Ils me forcèrent à les accepter comme faits longtemps avant que je pusse admettre l'explication spirite — il n'y avait pas en ce temps, dans ma fabrique de pensées, de place pour cette conception ; — peu à peu, lentement une place se fit. Elle se fit non par des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits...

à l'égard des phénomènes physiques a été vaincu en moins de dix ans, de même son septicisme actuel vis-à-vis des phénomènes intellectuels peut fort bien, à l'exemple de celui des Wallace, des Hodgson, des Hyslop, des Lombroso, etc., disparaître à son tour.

Quant à la crainte qu'il exprime de voir les partisans des pratiques médiumniques désillusionnés par la faillite des manifestations, retomber dans le scepticisme et finir par « retourner, en désespoir de cause, les uns au giron de l'Eglise, les autres à l'incrédulité complète » on peut se demander sur quoi elle est basée, puisque rien de semblable ne résulte des faits cités par l'auteur (1). Ses correspondants, que l'expérimentation n'a pas satisfaits, ayant conservé leur croyance aux doctrines spirites où s'étant tournés vers la théosophie, ayant de toute façon définitivement abandonné le matérialisme ou les religions étroitement dogmatiques.

PAUL .

Le Poète et la Rose

LE POÈTE

O rose, grise-moi de ton vin parfumé !
Sur ton sein frissonnant c'est mon printemps aimé
Que je bois lentement comme une liqueur sainte.

LA ROSE

Prends-moi, de mon calice enivre-toi sans crainte,
S'il s'épuise trop vite, il ne trompe jamais,
Et je donne toujours le peu que je promets.

LE POÈTE

Je le sais : en cela tu vaux mieux que la femme,
Cette rose de chair que veut cueillir mon âme,
Car son parfum d'amour est trop souvent impur.

LA ROSE

L'étoile, fleur de feu du jardin de l'azur
Est ma sœur de l'espace et je brille comme elle ;
Je suis l'étoile-fleur de la terre et je mêle
La fraîcheur odorante au lustre étincelant.
Le papillon me fait la cour en me frôlant,
Quand je suis à son front, la gueuse devient reine.

(1) Sauf un cas exceptionnel.

LE POÈTE

O ma mystique amante, ô ma fleur souveraine,
Pardonne-moi si j'ai parfois la cruauté
De te saisir et d'attenter à ta beauté ;
Mais j'aime te sentir sur mon cœur solitaire ;
Et mon être incompris des filles de la terre,
Croit entendre ta voix qui me répond : ami !

LA ROSE

Sous ton souffle brûlant ma corolle a frémi ;
Viens ! je te griserai de mystère et de rêve.
Cœur épris d'idéal et désenchanté d'Ève,
Jouis de ma senteur, tant que brille mon teint.

LE POÈTE

Dans ta beauté qui meurt et refleurit sans cesse,
Je pressens les jardins célestes et l'ivresse
De l'au-delà rêvé, mais pas encore atteint.

JULIEN LARROCHE.

Souvenir au Docteur Chazarain

Je suis bien en retard pour répondre au cordial appel de mon frère Algol, paru dans la *Revue Spirite* de juin, à la suite de son éloquent article consacré à la mémoire de notre éminent ami le Dr Chazarain.

Mais que pourrait-on dire d'important après cette étude si substantielle ? Je ne puis guère qu'ajouter un souvenir de cœur pour l'investigateur opiniâtre, l'apôtre vaillant, le médecin dévoué.

Algol rappelle que le Dr Chazarain fut un des plus anciens et des meilleurs amis de Mme Rufina Noeggerath (la Bonne-Maman qui l'a précédé dans l'Au-delà). C'est en effet dans les séances d'où est résulté le beau livre *La Survie* que j'ai eu plus particulièrement le plaisir de connaître de près notre savant ami et de me trouver en communion de pensée avec lui. Quelles grandes et belles manifestations, dont nous avons tous gardé un inaltérable souvenir ! C'était au groupe Dory, et c'était aussi chez Bonne-Maman. Nos chers invisibles éveillaient en nous les plus hautes aspirations par la voix du médium, tandis que leur magnétisme bienfaisant nous enveloppait de ses effluves.

Parmi les nobles intelligences qui se manifestèrent alors, il en est une

qui était plus particulièrement attachée au Dr Chazarain. C'était un Esprit de l'Inde antique, nommé Éliam. Ouvrez *La Survie*, vous l'y trouverez en maintes pages. Cet Esprit, d'autre part, participa largement aux communications typtologiques qui furent données chez le Dr Chazarain lui-même, grâce à la médiumnité d'une de ses filles. C'est à propos de ces documents que le docteur écrivait dans une de ses études : « Il m'a été permis de recevoir jusqu'en 1897 une ou deux communications par semaine, de sorte que j'en ai recueilli près de huit cents, qui sont, pour la plupart, d'éloquents plaidoyers en faveur de la réincarnation des âmes, et dont plusieurs m'ont fourni des preuves indiscutables de l'identité d'esprits que j'avais connus avant leur mort terrestre. » Quel dommage que le Dr Chazarain nous ait été enlevé avant d'avoir publié ce recueil, ou du moins une sélection, ainsi qu'il en avait maintes fois manifesté l'intention !

Un nom que l'on retrouve fréquemment dans *La Survie* est celui de Charlotte Chazarain, une fille du docteur, désincarnée prématurément et qui devint l'ange du foyer. Ame de grande artiste, de poète et de consolatrice, Charlotte s'était donné pour mission spéciale d'éclairer les esprits troublés qui ne se savent pas désincarnés ou que des liens mystérieux retiennent encore au cimetière. Qu'il me soit permis de rappeler en partie comment s'exprimait l'un de ceux-ci, le soir d'une visite faite à la tombe de Charlotte : « Comme une fleur brillante répandant autour et loin d'elle un parfum suave et pénétrant, nous avons vu une fleur, une enfant, une femme, voltiger, forme gracieuse et svelte, autour des tombeaux où nombreux nous pleurions les joies du passé et l'oubli des vivants. Son rayon parfumé d'amour relevait nos fronts vers elle, son doux et tendre regard, ses appels réitérés nous ont arraché à nos douleurs, à nos regrets. Elle nous a commandé, comme à de nouveaux Lazare, de nous lever et de la suivre, et, sans savoir pourquoi, sans savoir comment, nous l'avons suivie... Et je suis venu jusqu'ici, au nom de tous les sauvés de ce jour, pour lui faire hommage de notre éternelle reconnaissance. »

Bien d'autres esprits d'ailleurs, et des plus éclairés, doivent à Charlotte un souvenir de la grande sympathie qu'elle leur a témoignée et dont elle les a réconfortés dans leurs épreuves. Aussi, les amis de ces esprits ne peuvent s'empêcher de penser à elle, en reportant leur pensée vers le père aimé qu'elle entourait de sa sollicitude. Certes, par les lumières acquises au cours de ses travaux, comme par sa patience héroïque à supporter les souffrances d'une longue maladie, le passage pour le cher docteur devait être facile et clair vers la vie de l'Au-delà. Mais, grâce au bon ange qui avait accumulé tant de bienfaits et récolté tant de reconnaissances, combien plus radieuse encore dut être la bienvenue qui l'accueillit au monde des esprits, dans un rayonnement libérateur !

On peut dire qu'il est tombé sur la brèche ; car il avait déjà subi une cruelle opération, lorsqu'il corrigeait les épreuves de son dernier ouvrage : *Matérialisations peu connues observées à Paris.* A l'heure où les phénomènes désignés dans ce titre commencent à émouvoir le monde savant et à trouver parfois devant le public les honneurs de la discussion, le Dr Chazarain s'est fait un devoir de ne pas laisser dans l'oubli des médiums qui furent les précurseurs des célébrités actuelles, et qui, pour être moins universellement connus, n'en furent pas moins remarquables. Parmi ces médiums, à effets physiques et à matérialisations, il faut citer tout particulièrement Mme Bablin, à qui, pour avoir la renommée d'Eusapia Paladino, il n'a manqué que des circonstances identiques. Ce sont principalement des séances de Mme Bablin que le Dr Chazarain rapporte dans son ouvrage, et il faut lui savoir gré d'avoir accompli ainsi une œuvre de justice, en même temps qu'il nous laisse, dans cette sorte de testament, une documentation des plus intéressantes pour l'histoire de la phénoménalité spirite.

Je ne terminerai pas ces quelques lignes, trop tardives, sans rendre hommage au dévouement du bon praticien, au nom de ceux qui ont eu recours à ses soins éclairés. Et je veux dire aussi à sa chère famille, qui pendant de longs mois l'a disputé à la mort avec une vaillance infatigable, combien nous sommes de cœur avec elle pour regretter l'ami disparu, mais surtout pour penser à lui dans les lumières de l'Au-delà. « Chaque existence corporelle, a-t-il dit, chaque vie temporaire est un creuset où l'esprit s'épure, une lutte où ses facultés se développent, un échelon qu'il doit franchir sur la grande échelle qui le mène vers le but poursuivi, à la perfection. » Il vient de faire un grand pas sur la voie ascensionnelle ; et, en attendant qu'il reprenne le travail, pour collaborer avec les hautes intelligences dont il aimait autrefois entendre la parole dans nos belles séances, nous le saluons parmi leurs phalanges, dans l'élévation radieuse de son progrès.

J.-Camille CHAIGNEAU.

La Pensée de Jésus (Suite)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES ARTS

25. Tous les artistes font appel à l'inspiration, mais tous ne savent pas se laisser inspirer, par la raison qu'ils se donnent intérieurement un rôle trop

considérable dans une œuvre toujours collective, quelque personnelle qu'elle paraisse. L'abnégation est bonne en toutes choses, tandis que le personnalisme arrête l'élan des pensées les mieux conçues.

26. Quelque grand que soit un artiste, il a besoin, pour l'exécution de ses œuvres, de ces secours supérieurs et invisibles qu'on nomme l'inspiration. Tous y croient, car tous lui adressent des appels réitérés, mais les plus humbles sont ceux qui reçoivent toujours la meilleure.

27. On ne doit pas toujours juger de la qualité de l'inspiration ou du mérite d'une œuvre d'après le succès obtenu à son apparition ni même sur celui que donne quelquefois une postérité sujette à l'engouement. On risquerait souvent de tomber dans les erreurs les plus graves, car l'aveuglement et les préjugés des contemporains et même de la postérité, font le plus souvent le succès ou l'insuccès des œuvres qui leur sont soumises.

28. Les œuvres d'art marquées au coin de la pensée créatrice, ont une valeur intrinsèque qui peut varier dans l'estime des hommes suivant le plus ou moins d'avancement qu'ils ont conquis, mais qui ne sont jamais d'une certaine limite. On comprend qu'il n'est pas ici question d'une valeur vénale, mais bien de la hauteur de pensée qui a présidé à son exécution.

29. Le jugement des hommes n'est pas moins incertain, c'est-à-dire sujet à l'erreur en ce qui concerne les arts qu'en ce qui touche les autres questions de son domaine. Pour juger sainement il faut aussi de l'inspiration, car l'inspiration seule peut dire un juste mot sur les produits de l'inspiration.

30. A Dieu seul il est permis de juger les œuvres de Dieu, car lui seul est capable de les comprendre. Et, de même que l'homme de génie, l'inspiré par excellence, n'est pas justiciable, dans les œuvres d'art, de ceux qui n'ont pas les qualités nécessaires pour les bien apprécier, de même que l'homme le moins avancé de l'humanité ne cherchera pas l'appprobation d'un être inférieur, d'un animal par exemple, de même aussi l'inspiration seule a qualité pour juger l'inspiration.

31. L'inspiration est la souveraine maîtresse des arts comme de tout le reste. On la rencontre partout, bonne ou mauvaise, saine ou malsaine, progressive ou rétrograde. Elle est la médiumnité considérable, la domination légitime et féconde du monde fluidique sur le monde corporel.

32. — Sa meilleure est celle qui se présente spontanément, sans aucune recherche de la part de celui qui doit la mettre en œuvre. Heureux celui que l'inspiration vient trouver dans le secret de sa conscience et lui dit : « Marche ! » Cette inspiration est un démembrement de la puissance divine, c'est ce qu'on peut appeler une véritable *vocation*.

33. — Heureux ceux qui sont appelés, lorsqu'ils sont assez humbles pour être transformés en élus ! Ceci arrive toujours, du reste, à un moment ou à un autre, toujours en temps utile. Mais que d'inspirations fausses ! Que de

vocations avortées ! O pères de famille, c'est vous surtout qui avez besoin de cette clairvoyante et sainte inspiration à travers les obstacles qui obstruent votre route dans la conduite de vos enfants.

34. — Un grand artiste voudrait donner la vie corporelle à de grands artistes ; c'est ce qui arrive rarement et ce qui prouve aux yeux non prévenus que l'intelligence ne se transmet pas comme les qualités ou les défants physiques. En effet l'intelligence, attribut essentiel de l'âme, est indépendante du corps, formé selon les lois qui régissent la matière.

35. — Certes, à force de soins et de patience, on parvient quelquefois à diriger l'activité intellectuelle des enfants vers un but déterminé à l'avance, comme après mille et mille détours on parvient à amener le rejeton d'un arbre à une distance considérable du tronc dont il sort et dans une position tout à fait différente de celle vers laquelle il était naturellement porté. Mais au prix de quels déchirements se produisent ces tours de force !

36. La volonté est la meilleure de toutes les facultés humaines lorsqu'elle s'exerce sur l'individu même qui la conçoit. Elle devient la plus affreuse des tyrannies quand elle s'appesantit sur d'autres êtres. Et, cependant, heureux les enfants qui savent obéir à leur parents ; malheureux les parents qui refusent à leurs enfants la liberté qui leur est due !

37. Il est ici seulement question de la vocation artistique, mais ce qui est vrai de celle-là l'est de toutes les autres. Les hommes, dans quelque position qu'ils se trouvent, ont à compter avec leur propre nature toujours infirme, avec le milieu dans lequel ils sont, avec les passions personnalistes qui leur font toujours envisager leur position comme la plus haute et la plus enviable.

38. Il s'agit ici de l'orgueil qui s'attache à la personne d'une manière tellement forte qu'ils ne font plus qu'un pour un temps. Cet orgueil exalte la profession aux yeux de l'individu qui s'y livre, non pour la profession elle-même, mais pour lui et par cela seul qu'il l'a embrassée.

39. Le cas n'est pas rare, il est, au contraire, très commun et, au temps peu éloigné où certaines professions tombaient sous le mépris des classes orgueilleuses, on a vu des revirements subits lorsque certains membres de ces mêmes classes se sont trouvés dans la nécessité de les embrasser. C'est ainsi que s'est établi ce grand courant d'égalité qui pousse invinciblement l'humanité vers sa destinée de demain.

40. Les nouveaux devoirs imposés à la jeunesse dans l'intérêt des agglomérations auxquelles elle appartient, la mûrit pour la liberté nécessaire au développement de son existence terrestre actuelle. Le niveau qui s'abaisse sur toutes les têtes est le premier échelon de la véritable grandeur, l'échelon placé au-dessus des hommes d'aujourd'hui dans l'échelle infinie qui monte vers Dieu.

41. Passant sous ce niveau qu'a préparé une fatalité heureuse, l'enfant devenu homme acquerrera un pouvoir d'action qui ne lui fût venu que beaucoup plus tard, dans la généralité des cas. Il conquiert dans le noviciat, pénible le plus souvent pour le corps et pour l'âme, la force du corps qui l'assurera dans les luttes contre les misères terrestres, la force de l'âme qui fait les héros et les saints.

42. Beaucoup y trouveront les germes d'une vocation dont ils n'auraient pas encore eu l'idée pendant de longues années, trop tard peut-être pour la mener à bonne fin dans l'existence présente. Dans les agglomérations d'hommes non réfractaires à la vérité se trouve la pensée du Christ, cette pensée qui vient de Dieu pour le bonheur des mondes.

43. Ici, plus que partout ailleurs, les apparences peuvent tromper les yeux prévenus, mais que ceux qui ne craignent pas la vérité et osent l'envisager face à face examinent et répondent. Les décrets des hommes peuvent être violés par les hommes, les décrets de Dieu, jamais.

44. Les lois divines sont établies de telle manière que nul ne peut leur désobéir sans se blesser lui-même, mais d'une blessure toujours guérissable selon le désir du blessé volontaire. Contrarier ou forcer la vocation d'un adolescent est une faute grave, un déni de justice même de la part de ceux à qui les lois humaines ou une position usurpée en donnent le pouvoir. Toutes les vocations apparentes ne sont pas de vraies vocations, et souvent une répulsion apparente est le signe le plus certain d'une attraction positive.

45. L'homme avançant toujours vers le point lumineux où l'attire son créateur, passe par un état de transition où il est à la fois masque et visage, apparence et réalité. Obligé de compter avec l'homme son semblable, il abandonne souvent la vérité, qui est le premier attribut de Dieu, pour lui plaire. Toutes les fois que la charité est la cause de cette déviation apparente, le mal n'est pas grand.

46. Car ce qui a été dit des bienfaits qui découlent des réunions forcées de la jeunesse est encore plus vrai pour l'âge mûr. Le contact des hommes entre eux les améliore réellement, et le jour où, sans tenir compte des opinions diverses, des aptitudes plus ou moins prononcées pour telle ou telle science, le jour où même les ignorants s'uniront aux savants pour la recherche sincère de la vérité, ce jour-là sera le grand jour des générations qui y prendront part.

47. Mais d'autres générations, déjà passées et prêtes à revenir, y prendront part aussi et en dirigeront les mouvements et les progrès. Il y aura là beaucoup d'artistes anciens et célèbres, oublieux de la forme, jadis tant admirée par eux, pour s'attacher au fond qui ne manque jamais. En ce jour, qui n'est pas trop éloigné de ceux où vous vivez, vous verrez s'embrasser le monde et le monde.

48. Ce ne sera pas un de ces tableaux dûs au talent d'un peintre de génie; ce ne sera pas un de ces groupes fouillés dans le marbre le plus dur ou coulés en un métal précieux, à l'estime des hommes. Ce ne sera pas un de ces drames chantés ou déclamés, qui font l'admiration d'un grand nombre et même de tous, quand ils recèlent en eux au milieu de la pompe convenue, une parcelle de cette vérité à laquelle nul ne peut résister.

49. Ce sera cette vérité elle-même traduite en actions spontanées ; l'embrasement des âmes, la pénétration des consciences entre elles, l'élan d'un invincible amour! Bien des collaborateurs auront pris part à l'exécution de cette œuvre bénie entre toutes, dont le souvenir n'aura besoin d'être célébré en aucune manière, car chacun l'emportera dans son cœur.

50. C'est dans ce musée impérissable, dans cette académie supérieure à toutes les académies par la hauteur de ses vues et le nombre illimité de ses membres, que seront conservés tous les efforts fluidiques tentés pour arriver à l'accomplissement de l'œuvre. Tout y sera religieusement conservé depuis les premiers essais informes des premiers martyrs, en passant par des progrès intermédiaires du passé et du présent, pour arriver au triomphe obtenu dans un avenir prochain par l'effort des anciens martyrs, revenus pour cueillir les palmes impérissables d'une victoire si longtemps disputée.

51. Voilà l'art suprême si cette qualification peut être donnée à quelque chose sur la terre ; voilà les artistes auxquels le Maître universel a confié l'exécution de sa pensée. Qui sont-ils ? Tous. Donc, ô vous qui parlez au monde la langue si attrayante et souvent si sublime des arts, mettez votre âme au niveau de cette pensée jamais trop souvent renouvelée et toujours pleine de jeunesse et de fraîcheur : l'amour universel.

52. Par là vous vous assurerez le seul succès qui mérite ce nom, le succès devant lequel les siècles passent sans l'entamer, devant lequel la terre et tout le système auquel elle appartient passeront à leur tour sans autre effet que de l'embellir et de l'accroître ! Car vous aurez mérité de participer à la vérité de cette parole : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »

(A suivre.)

LA GRANDE ÉNIGME

Par Léon DENIS.

Extrait du *Matin* du 15 juillet.

Depuis Lucrèce, que d'ambitieux se proposèrent de libérer nos âmes de la tyrannie des préjugés et de l'angoisse atavique du Ténare! Ceux-ci pré-

conisèrent les ivresses métaphysiques et ceux-là la sonorité des formules incantatoires. M. Léon Denis a sa recette. Elle est efficace et antique. C'est la bonté, c'est l'amour. On pourrait sourire de cette métaphysique passionnée si la vie de M. Léon Denis n'offrait elle-même l'illustration la plus éclatante de cette chaleureuse et stoïcienne doctrine.

Parmi les Pascal inquiets que hante l'insoluble solution de *la Grande Enigme*, M. Léon Denis a toute la ferveur hautaine d'un Bossuet et la persuasion doucement obstinée d'un Fénelon. Quand, après des années qu'il faut espérer longues encore, l'auteur *d'Après la Mort* aura franchi le pont qui tremble, le Grand Penseur, s'il existe, l'accueillera avec dilection.

JEAN-JACQUES BROUSSON.

CONFÉRENCE

Les Grandes initiations Féminines et leur Symbolisme, tel est le titre de la Conférence que Mme de Bézobrazow a faite dans la Grande Salle des Sociétés Savantes le 18 juin.

On disait d'avance de cette Conférence « Ce sera un coup de cloche » et, en effet la cloche qui annonce le siècle de la Femme tinte si rarement que ce fut une bonne fortune pour les esprits clairvoyants d'avoir l'occasion d'entendre exposer des idées vraiment rénovatrices.

Mme de Bezobrazow rappela d'abord combien fut longue la période matriarcale (1) qui précéda le règne de l'homme, les trente siècles de l'ère d'Isis qu'aucune ère masculine n'a égalée en longeur et en éclat ; puis elle nous a montré la lutte contre cet ancien régime et les efforts faits pour faire sombrer l'ancien matriarcat et lui substituer le régime du patriarcat. Et c'est alors que naquit la nécessité de cacher la vérité perdue dans les mystères.

Cette question a un intérêt très grand et nous pourrions dire un intérêt d'actualité car nous sommes arrivés à la période de temps annoncée comme étant celle qui doit restituer la vérité perdue.

Mais hélas que de difficultés pour la faire connaître.

Aussi devons-nous remercier les militantes comme Mme de Bézobrazow qui apportent leur concours à cette œuvre de restitution ; elles ont d'autant plus de mérite que les esprits ne sont pas encore préparés à comprendre ces idées nouvelles et que dans une salle comble comme était celle de la Grande Salle des Sociétés Savantes le 18 juin, on se rend très bien compte

(1) Pour les droits de la mère et l'appréciation sociale de ces idées, lire : *Les Batailles de l'Idée*, de Mme Bézobrazow, 42, rue Saint-Jacques, Leymarie Editeur, 2 vol.

que les trois quarts de l'auditoire ignorent la question ou la comprennent mal. Certains hommes prennent l'attitude du scepticisme, la grande majorité des femmes ne comprend pas encore, une petite minorité seulement sait que là est l'œuvre de l'avenir, que c'est par l'effort de l'esprit humain refaisant le sacerdoce que l'humanité reprendra sa marche en avant interrompue depuis si longtemps par les erreurs entassées du monde.

Saluons en Mme de Bezobrazow une Apôtre de cette glorieuse ascension vers l'idéal nouveau.

CÉLINE RENOOZ.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Les enfants médiums

Par le colonel Josef Peter a. d. Munich (1) (*suite*).

En ne considérant ce genre de médiumnité que dans le sens propre du mot et en n'envisageant uniquement que les dons et facultés au point de vue occultique, nous constatons que la proportion des sujets ainsi doués est très élevée. Les prédispositions télépathiques ne sont pas rares chez les enfants.

Les archives de l'Institut : di Psychatria, dont le directeur était C. Lombroso, possèdent la relation officielle d'un cas intéressant, dont le principal acteur était une enfant âgée de 12 ans, chez laquelle, à l'âge de 9 mois, l'observateur narrateur, le Dr Jul. Bellini avait déjà remarqué une précocité morbide avec ses déchéances (*corruptio præcoxe*).

Le compte-rendu fait mention de deux cas de télépathie ou télesthésie, dont le médium en question a été l'agent spécial, dans un état intermédiaire entre le sommeil et l'état de veille. C'est ainsi qu'un matin, alors que l'enfant était âgée de 2 ans, celle-ci se réveilla brusquement en accusant des signes d'une grande frayeur, et raconta à sa mère, avec effroi, que son grand-père venait de tirer un coup de fusil sur un homme. C'était absolument conforme à la réalité des faits. En effet, au même moment, le grand-père maternel, venait, par inadvertance, de tirer sur son futur gendre un coup de fusil.

Par la suite, et un certain jour, l'enfant se met à fondre en larmes soudain et à travers ses pleurs raconta à sa mère, surprise d'une émotion si insolite, qu'une de ses petites amies, avec laquelle elle avait l'habitude de jouer, venait de mourir subitement. Vérification faite, il fut établi que le décès s'était

(1) Extrait de l'*Übersinnliche Welt*, numéro de mai 1911.

en fait produit à distance, à l'instant même où Ange D... avait été prise de sa crise de larmes.

L'un des cas les plus intéressants a été présenté au Congrès de psychologie en 1900 par le professeur Richet. Il s'agit d'une précocité musicale qui s'était révélée chez un enfant mâle, âgé de 3 ans et 7 mois. D'après l'intéressant compte rendu établi par le professeur Richet à ce sujet, le jeune Pépito Rodrigue Arriola, né le 11 décembre 1896, à Coruna, petite localité près Ferrol (Espagne), aurait très prématurément fait preuve de cette précocité dans sa faculté spéciale.

Cet enfant unique procédait d'un père dépourvu de tout sens musical et d'une mère qui, par contre, était très douée. Dès l'âge de 5 ans, celle-ci jouait du piano très agréablement, et la grand'mère maternelle, également, savait jouer de la guitare d'une façon supérieure.

La jeune mère raconte que c'est par hasard qu'elle s'aperçut un jour que son enfant âgé de deux ans et demi, avait des dispositions tout à fait extraordinaires pour la musique. Un ami lui avait prêté une composition très mélodieuse qu'elle s'était mise à étudier à plusieurs reprises. Il est possible que l'enfant ait été présent, sans que mon attention eût été attirée sur ce point pendant que j'exécutais le morceau; toujours est-il, dit-elle, qu'un matin, j'entendis, de la pièce voisine, l'exécution du dit morceau rendue avec une telle exactitude, que je voulus savoir, intriguée comme je l'étais, quelle personne étrangère avait bien pu s'introduire dans ma maison, pour me ménager cette surprise. Je pénétrai dans le salon et je vis mon petit, qui, tout seul, était assis au piano et en train de jouer!... Il s'était installé sur un siège élevé, sans le secours de personne. En m'apercevant, il se mit à rire en s'écriant: Coco, Mama!... Je fus stupéfaite et crus au miracle.

A partir de ce moment le petit Pépito se mit à jouer les morceaux qu'il entendait exécuter par sa mère, et peu de temps après, il rendit même des morceaux inédits. En très peu de temps il acquit une telle habileté, qu'étant à peine âgé de trois ans, il se fit entendre publiquement par un auditoire nombreux de critiques, d'amateurs et de professionnels. Quelques jours plus plus tard, le 20 décembre 1890, il donna une séance au palais royal de Madrid, en présence du roi et de la reine-mère.

Pépito est un charmant enfant, éveillé et intelligent, tout en ressemblant, à part cela, aux enfants de son âge sans particularités anormales. Il sait lire ses notes et épeler les lettres; ne possède aucune tendance pour le dessin, mais entre temps, il écrit des morceaux de musique ou soi-disant tels, car ces traductions écrites n'ont aucun sens. A cette fin il s'empare d'un morceau de papier quelconque, en tête duquel il griffonne quelques traits et signes enchevêtrés qui, d'après lui, constituent le titre du morceau. En dessous, il trace des séries de lignes sur lesquelles il marque des bariola-

ges, griffonnages extravagants qu'il prétend être la reproduction de notes et qu'il se met à considérer avec une satisfaction non déguisée. Ceci fait, il place sa feuille de papier sur le piano en disant : Je vais jouer ça ! et effectivement, les yeux dirigés sur ce grimoire il se met à improviser d'une façon stupéfiante.

Le professeur Richet étudia le cas dans ses détails d'exécution et les classa en : *exécution, sentiment et mémoire.* La première est évidemment enfantine, avec un mode de doigté très développé toutefois, et avec la remarque que le peu de développement de la main constituant un obstacle pour permettre à l'enfant d'embrasser une octave, celui-ci use d'un subterfuge mécanique qui lui permet de rendre l'accord d'une façon merveilleuse ; de même pour l'exécution des arpèges rendue avec une dextérité remarquable. Il joue des deux mains, souvent il les croise dans le but d'accentuer certains effets et parfois, il élève la main droite à une certaine hauteur, ainsi que le font certains artistes en renom, avant de la laisser retomber, avec élégance, pour toucher la note juste. Il est impossible que dans cette particularité il ait pu chercher à imiter une attitude ou un geste vu, sa mère ne pratiquant nullement ce jeu dans sa manière d'exécution habituelle. Quoiqu'il en soit, il y a lieu de retenir qu'il arrive parfois au jeune artiste de ne pas jouer uniformément ; il hésite quelquefois pendant un court instant, mais subitement il reprend le fil interrompu, comme s'il agissait sous l'empire d'une réelle inspiration. (A défaut d'autre explication, c'est l'opinion de la mère, que partage d'ailleurs le professeur Richet.) L'éminent professeur ajoute qu'il l'a entendu rendre des morceaux d'une exécution très ardue, notamment une : *Habanera* et une *Marche turque* de Mozart, dont certains passages furent reproduits avec une maëstria remarquable. Il y a surtout lieu de constater que le petit artiste n'obtient ces résultats merveilleux qu'avec son propre piano, qui n'est du reste qu'un instrument médiocre. Cède-t-il aux pressantes invitations qui le convient à jouer sur un autre piano, et son jeu accuse une infériorité, avec pas mal de fausses notes. Comment expliquer cette particularité ? Richet renonce à en donner l'explication. L'on ne saurait dire que le coup d'œil habituel y est pour quelque chose, puisqu'il arrive à Pépito de jouer dans l'obscurité, avec le même brio qu'en pleine lumière ; d'autant plus que jamais il ne regarde le clavier pendant qu'il joue. L'on serait tenté de croire que la tonalité de son instrument a le don d'éveiller en lui les idées d'harmonie, qu'il reproduit parfois avec une exécution magistrale tout à fait inédite.

Je dois à la vérité, dit le professeur Richet, de reconnaître le côté merveilleux de la faculté du doigté, le côté harmonique, de même que l'habileté dans l'exécution et surtout l'*expression* constatés chez cet enfant.

Qu'il s'agisse d'une complainte en mineur, d'un morceau gai ou d'une

marche guerrière, l'expression particulière est toujours appropriée au morceau et traduite d'une façon supérieure. La mère joue incontestablement mieux que son enfant, sans hésitation ni fausses notes ; mais non moins incontestablement, l'expression d'ensemble de son jeu est inférieure à ce que produit Pépito. Il arrive même parfois que certains passages, à nuance mélancolique, sont rendus avec une telle *expression* que l'on dirait que l'enfant les a vécus et ressentis, et que même il n'arrive pas à rendre toute l'ampleur des sentiments qui l'agitent, étant donné l'insuffisance de son mécanisme manuel. L'on est tenté de voir en lui un plus grand artiste que celui qu'il paraît être.

La mémoire musicale est très développée chez le jeune exécutant, qui âgé de trois ans et demi connaît vingt morceaux par cœur, et ce qu'il y a de plus surprenant c'est qu'il les a exclusivement appris pour les avoir entendus. D'autre part, il se montre réfractaire aux exercices que sa mère veut lui imposer, et ne peut supporter qu'on essaie de le reprendre et de le corriger dans son mode d'exécution. Il suffit de jouer deux ou trois fois un morceau en sa présence, pour qu'il le rende ponctuellement et sans la moindre erreur dans son entier. Mais ce qui tient du prodige c'est de le voir improviser l'accompagnement et le chant d'une chanson qui vient d'être rendue devant lui ; il s'en acquitte absolument comme le ferait un habile professionnel.

En ce qui concerne le *sentiment*, le professeur Richet expose que Pépito a très souvent exécuté des improvisations d'une mélodie et d'une sentimentalité tout à fait extraordinaires. Il y a une telle richesse de tonalités variées que l'on en serait surpris chez un exécutant de valeur, à plus forte raison comment ne le serait-on pas en présence d'un enfant de trois ans et demi ?

Toutes les personnes qui ont eu l'occasion d'entendre Pépito, tant professionnels qu'amateurs, sont unanimes à reconnaître qu'il est humainement impossible d'expliquer, par quel moyen miraculeux, une faculté musicale aussi prodigieusement développée a pu éclore dans un si jeune cerveau. Sur 1.000 jeunes gens, de l'âge de 18 ans, exclusivement occupés par un travail acharné au piano, pendant une durée de six mois d'exercices intensifs, pas un ne serait capable d'approcher, en tant qu'exécution et expression, du résultat obtenu par le petit Pépito. En l'état actuel des choses, il faut renoncer à donner la solution de l'énigme, et il faut se borner à constater la réalité du fait. Les progrès des sciences psychologiques ne sont pas encore arrivés à un degré d'avancement suffisant, pour dire plus et aller au delà de la constatation pure et simple.

L'on a d'ailleurs également constaté chez un autre jeune sujet, la faculté de vision interne (introscopie). Il s'agit d'un garçonnet de 12 ans, Afley Léonce Brett de South-Braintree (Massachusetts), lequel, sans aucun moyen spécial, ni instrument, ni appareil produisant les rayons Rœntgen, arrive à

pénétrer du regard, dans les corps les plus opaques, à l'instar des dits rayons. Le fait a été constaté par des savants autorisés. Le jeune homme arrive à voir et à décrire non seulement les fractures, mais aussi à donner des indications précieuses qui permettent de rectifier le diagnostic des médecins praticiens.

Pour exercer sa faculté, le médium concentre toutes ses forces cérébrales sur l'objet qui est soumis à sa vue, au point de ne plus rien percevoir autre chose, autour de lui, même en plein jour. L'air lui paraît rempli d'étincelles fulgurantes, d'un vert pâle, qui, par leur radiation, illuminent la partie interne des corps et objets, cependant que la lumière du jour lui paraît s'obscurcir graduellement, jusqu'à la nuance du rouge sombre. Le jeune homme conserve toute sa lucidité d'esprit ; mais toute séance qui excède une durée d'une demi-heure, surtout si elle est répétée plus d'une fois par semaine, a pour effet de le déprimer moralement et de déterminer une grande fatigue physique chez lui.

Ses parents racontent que leur enfant, alors qu'il avait 9 ans, et qu'il jouait avec les mains de son père s'écria subitement un jour : oh ! je vois l'intérieur de tes mains, papa ! Des faits identiques se répétèrent par la suite et les parents firent examiner leur fils par des médecins, qui à défaut d'explications, durent se borner à constater l'authenticité de cette faculté visuelle. Il est permis toutefois d'admettre, en fin de compte, et quoique le jeune homme conserve sa lucidité d'esprit au cours de ces phénomènes étranges, que ce genre d'activité phénoménale a été maintes fois observé dans l'état somnambulique, et par suite, l'on est amené à se demander, si le jeune Brett ne se trouve pas, pour le moins, dans un demi-état hypnotique, lorsqu'il constate la présence d'objets dans l'intérieur des tissus d'un organe quelconque du corps humain.

Pour la traduction : P. H.

On lit dans la revue Ultra, numéro de Juin :

Le Spectre de la Reine. — La légende veut que le vieux palais royal de Hampton Court, près de Londres, soit hanté par le spectre de la reine Catherine Howard, épouse infortunée d'Henri VIII. Au sujet de cette légende, le directeur de *l'Occult Review* recevait récemment d'une de ses correspondantes une très intéressante lettre dont, brièvement, nous donnons à nos lecteurs un simple exposé :

Un des jours précédant la rédaction de sa lettre, notre correspondante s'était rendue à Hampton Court, lieu de réunion dominicale favori des londoniens. Après avoir visité le beau parc et le palais, elle se proposait encore une visite à la chapelle royale quand il lui fut répondu que nul n'était admis à cette visite en dehors des heures de l'office divin. Contrariée d'une

semblable rigueur cette dame poursuivit son chemin et elle se décidait à quitter le parc lorsque, à la limite du sentier qui contournait la chapelle, elle vit, accourant vers elle, un fantôme dans lequel, et bien qu'il fût toutefois quelque peu vaporeux, elle reconnut la reine Catherine Howard. Le portrait de cette reine qu'elle avait souvent contemplé se trouvait nettement gravé dans sa mémoire. Lui adressant un gracieux signe de la tête, le fantôme lui dit : « A la sortie du sentier vous trouverez une maisonnette où habite le sacristain ; adressez-vous à lui et il acquiescera à votre désir, mais quand vous serez dans la chapelle, priez pour moi. » Plus stupéfaite qu'apeurée, la visiteuse continua sa route et, au point indiqué par le fantôme, y trouvant en effet la demeure du sacristain elle exprima à ce dernier son désir de visiter la chapelle. Cette visite terminée et comme elle lui faisait part de l'apparition dont elle venait d'être le témoin, peu surpris, le sacristain lui dit : « Le spectre de la reine Catherine apparaît en effet souvent dans ce sentier ; nous y sommes habitués et n'y apportons plus que peu d'attention puisqu'il ne fait de mal à personne. »

LIVRES NOUVEAUX

Le Secret de l'univers devant la science officielle. — La Mécanique universelle dévoilée d'après Clémence Royer et mise à la portée de tous, par E. Hureau. Un vol. grand in-18 jésus de 204 pages. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur après avoir consacré une dizaine d'années à l'étude de tous les systèmes sur la Constitution du Monde, de Crookes à Curie, de Haeckel à Ostwald, de Kant à Spencer, des matérialistes aux occultistes, a reconnu l'insuffisance de toutes ces conceptions ou philosophies.

En déclarant les *Causes premières* inaccessibles à l'esprit humain on perpétue le triomphe du Jésuitisme et du charlatanisme.

Un génie sublime, Clémence Royer, a trouvé cependant le secret de la force et de la matière et de tous les phénomènes qu'elles présentent.

C'est cette mécanique universelle dévoilée, claire, précise, irréfutable que l'auteur a mise à la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses, et, suivant pas à pas la science officielle qu'il critique, E. Hureau apporte l'explication certaine des grands phénomènes.

Les conclusions, d'une importance capitale, nous font entrevoir les forces inconnues de l'homme, la conciliation du matérialisme et du spiritualisme abordent la lutte sociale (syndicalisme, politique, féminisme) et dévoilent

les plans de la congrégation de Jésus dont le but actuel est la déchéance de la France, en un chapitre courageux: « l'Art de reconnaître les jésuites ».

EUGÈNE DEFRANCE : **Catherine de Médicis, ses Astrologues et ses Magiciens-envoûteurs.** Documents inédits sur les sciences occultes au XVI^e^ siècle. Un vol. : in 18 jésus, avec 20 illustrations documentaires; prix : 3 fr. 50 ; franco France, 3 fr. 80. Étranger, 4 fr. 15. En vente à la LIBRAIRIE SPIRITE.

On n'ignorait certes pas que Catherine de Médicis avait, durant toute sa vie, rattaché son pouvoir de reine mère à des pratiques mystérieuses de magie, de haute sorcellerie et d'astrologie judiciaire. Mais jusqu'à ce jour aucun historien n'avait apporté de preuves à l'étrange réputation formée autour du nom de cette femme extraordinaire. Aucun détail, vraiment authentique, n'avait été révélé sur les *mystères* des pratiques occultes de Catherine ! Pourquoi ?...

C'est qu'il fallait entreprendre une tâche longue et ardue. Il fallait s'attacher à la traduction et au déchiffrement d'un nombre important de documents espagnols, vénitiens, milanais, florentins ; dans lesquels, depuis quatre siècles, dormait la pensée secrète de cette reine à l'habileté tour à tour trompeuse ou sincère, conciliante ou cruelle.

M. Eugène Defrance, lui, n'a pas reculé devant les difficultés que présentait l'élaboration d'un tel sujet d'histoire. Avec l'autorité de son érudition et du talent dont il a su faire preuve dans ses livres antérieurs, M. Eugène Defrance nous offre donc aujourd'hui le résultat de sept années d'étude, de recherches et de traduction consciencieuses réunies en un livre savamment conçu et pourtant attrayant pour le lecteur. Il y a là des pages extraordinairement captivantes sur le rituel des envoûtements au volt de cire et de l'envoûtement d'airain, de la confection des talismans et de l'évocation des morts par le miroir magique, des pronostics de l'astrologie et du tragique cérémonial de la messe à la *Mater Tenebrarum*.

Jamais l'histoire n'a été plus habilement présentée, aussi attrayante et d'une documentation aussi dépouvue d'aridité. On peut dire que cet auteur a su, une fois de plus, nous prouver que la principale qualité d'un historien n'est pas seulement de savoir beaucoup, mais de faire un bon usage de ce qu'il sait.

Ajoutons que le succès qui marque l'apparition de *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens envoûteurs*, démontrer combien le public est disposé à réserver un bon accueil aux ouvrages d'érudition historique et

scientifique, lorsque ces ouvrages lui sont soumis avec la valeur indispensable d'une clarté dans le style et d'un enseignement agréable.

JULES BARICLE.

La fin du Christianisme, par Georges Pincon, préface de Papus : 1 vol. 3 fr. 50, port en plus.

Les événements du Maroc ramenant l'attention sur cet étrange volume d'*involontaires* manifestations psychiques (1899-1908) qui étonneront même les initiés ; nous croyons, en conséquence, être agréable à ceux de nos lecteurs que les prémonitions sur l'avenir de la France peuvent intéresser, en le leur signalant à nouveau.

Pour faire des expériences sur l'extériorisation de la sensibilité, le dédoublement du corps humain, la lecture à distance sans le secours des yeux, par Fernand Girod.

Recueil d'observations personnelles sur les hauts phénomènes du magnétisme. Ouvrage décelant une méthode d'expérimentation rigoureuse et permettant de constater la réalité des phénomènes énoncés dans ses sous-titres, en écartant, le plus possible, l'entrée en jeu d'autres facteurs que ceux dont l'auteur démontre la mise en action dans chaque ordre de phénomènes.

La première partie expose d'une façon très nette combien il est aisé de se rendre compte que des particules constitutives de la sensibilité de l'être humain sont susceptibles d'être projetées au dehors du corps, et que l'on peut, en agissant sur cette partie de la sensibilité extériorisée, faire éprouver les sensations les plus diverses, parfois même très nettement, aux distances les plus variées.

La seconde partie traite de la sortie complète, ou presque complète du principe vital et animateur de l'organisme, de son action et de son objectivité possible à distance dans certaines conditions expérimentales.

La troisième partie enfin, met en valeur l'ultime faculté de vision intérieure dont sont doués les organismes de certains sujets magnétiques lorsqu'ils sont travaillés systématiquement comme l'indique l'auteur dans son consciencieux travail.

Ce nouveau recueil d'études se recommande de lui-même à l'attention des chercheurs que passionnent les troublants phénomènes du magnétisme transcendant.

Le volume de plus de 100 pages, très gentiment édité, 1 franc.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revue scientifique et Morale du Spiritisme. — *Juin.* — Les hypothèses sur l'origine de la vie, G. Delanne. — A propos d'une enquête, Marcel Roland. — Le médium Bailey à Londres, L. Chevreuil. — Fantômes d'animaux, A. Roussel. — Spiritisme et Espéranto, J. Camille Chaigneau. — Le catholicisme et l'esclavage, Rouxel. — Retour au bon sens, Alexandre Hepp. — Échos de partout. — Religions et christianisme, Général Noël. — Nécrologie. — Correspondance, P. Nord. — Ouvrages nouveaux.

Annales des Sciences Psychiques. — *Juin.* — Dr J. Ochorowicz : Nouvelle étude expérimentale sur la nature des « rayons rigides » et du courant médiumnique. — E. Bozzano : Considérations et hypothèses sur les phénomènes de Bilocation (*suite et fin*). — Correspondance : R. Aylmer: Au sujet des dernières séances de Craddock à Paris. — R. Warcollier: Les conditions expérimentales dans l'étude de la Télépathie. — *Echos et Nouvelles:* Mme Annie Besant et le jeune J. Krishnamurti, à Paris. — Un procès pour le testament d'une spirite. — La mort du Dr Chazarain ; quelques-unes de ses expériences. — Le médium Bailey à Londres. — Pour la fondation d'une chaire de Spiritisme à San Francisco. — *Au milieu des Revues.*

Revue Théosophique Française, Le Lotus Bleu. — *Juin.* — Théosophie et nouvelle psychologie, Clairvoyance et Clairaudience, Annie Besant. — Modes d'individualisation de l'homme, C.-W. Leadbeater. — Glossaire Théosophique, H. P. B. — Echos théosophiques, Revue des Revues, Bibliographie, D.-A. Courmes. — Résumé provisoire des trois conférences récentes de Mme Besant à Paris, D.-A. C. — Vies passées des membres de la S. T. Annie Besant et C.-W. Leadbeater.

Le Voile d'Isis. — *Juillet.* — Ruskin et le mysticisme, Sedir. — L'Egrégore, E. Bosc. — Astrologie, Julevno. — Miroir philosophique, L.-M. Télémanlys. — Les mystères d'Isis, T. P. Boulage. — Curiosa. — Bibliographie. — Nouvelles diverses. — Le Livre des Sages, Eliphas Lévi.

Le Monde Psychique. — *Juillet.* — Aux adhérents de l'Institut de Recherches Psychiques de France. — Travaux de l'institut de Recherches Psychiques de France. — Travaux généraux et recherches particulières. — Recueil de faits. — Bibliographie.

Le Fraterniste. — *20 Juillet.* — Psychosie, Source naturelle d'une morale

toute naturelle, très simple à comprendre et colossale dans ses résultats. — Savants? Allons donc ; couards et suffisants, Commandant Darget. — Réponse à M. L. Denis. — L'Enseignement moderne et le Spiritualisme, L. Kyno. Magnétisme et Psychosisme. — Le Syndicat des malades. — A propos de la mort de la Reine Maria Pia. — Vers inédits de Victor Hugo.

Le Théosophe. — *16 Juillet.* — Le Message de Giordano Bruno au monde moderne, Discours de Mme Annie Besant à la Sorbonne. — Un messager, Gabriel Trarieux. — A la recherche de l'Idéal, L A. G. O. — Education. — Echos et informations. — Le Congrès des Races. — La Convention de Londres. — Un théosophe jugé par la Presse. — Le pas décisif en avant, Revel père.

Æsculape. — *Juin.* — Voyage médical en Italie, Dr Gougerot. — L'École de Médecine d'Indo-Chine, Dr Matignon. — A propos de dessins exécutés sous la suggestion hypnotique, Dr J.-A. Sicard. — Impressions de terreur et de cadavérisation d'un réalisme saisissant. — Le Cimetière des chiens, à Asnières. — Quelques anomalies de la figure humaine au Musée du Louvre, Dr Lepaitre. — Coutumes et Superstitions des Moïs, Capitaine Baudesson. — Les vertus du Bois d'Aigle..., etc. — Spiritisme et Métapsychisme, Dr Geley. — Réponse au bel article du professeur Grasset, avec documents nouveaux, exposition de la question sous un nouvel aspect. — Les Terres cuites pathologiques de l'époque alexandrine, Dr F. Regnault. — L'Hôpital français du Caire, prof. M. Hache. — Supplément. — L'homme mécanique « Occultus ». — Le Baiser. — La femme, son moi inconnu de l'homme, et son sourire. — Tatave et la Baronne. — Les victimes du Livre. — Le sexe et l'éducation. — Destinées d'épouvante. — L'invasion des modernes et des primaires. — Le chien médium hypnotique de Mme Rostand. — Le sexe à volonté. — Pressons-nous (dessin de Mirande). — Comment vivent les femmes de lettres? — L'avenir de la race. — Les Drosères astucieuses et féroces. — Les animaux possèdent-ils une âme? — L'entrée dans la vie (dessin de Daumier). — Pompes funèbres (dessin de Daumier).

Filosofia della Scienza. — *15 Juillet.* — C. de Figuera : Rêve prémonitoire? (vision de personnes et de lieux reconnus exactement dans tous leurs détails deux mois plus tard à l'occasion d'un duel). — J. Calderone : Autour de la Réincarnation. — L. Nola Pitti : La connaissance du futur, les lois de l'esprit (*suite et fin*). — A. Cervesato : Nouvel idéalisme et recherches psychiques. — C. Pecorella : Vers la mort. — V. La Scola : L'Effort. — C. Piccardi : A propos de l'éternelle question... Sur l'éternité. — M. de Vincenzo Majulli : Pour l'étude du psychisme expérimental. — Les revues.

Psychische Studien. — *Sommaire de juin 1911.* — Péter : Lucia Sordi, le nouveau médium italien. — Péter : Le cinquième tableau médiumnique d'Hélène Smith. — Hübbe Schleiden : La faculté de clairvoyance chez Swedenborg. — Noack : Au sujet du culte des morts chez les anciens Égyptiens. — Von Schnehen : Sciences naturelles, instructions spirituelles et métaphysiques. — Kaindl : Les frontières physiologiques des hallucinations mentales (de H. Dennis Taylor). — V. Klinckowstrœm : Répétition d'échanges télépathiques) avec appendice du Dr Walter Bormann). — Hartmann : Au sujet d'un nouveau lecteur de pensées. — Müller : Une rare histoire de testament. — Bürk : chez la voyante. — Freudenberg : Sur le sens de l'orientation chez les aveugles.

Courtes notices. — (*a*) Un nouveau syndicat pour occultes à Paris. — (*b*) W. Crookes : Sur les nouveaux éléments chimiques. — (*c*) Les surprises de la boussole. — (*d*) La sensibilité des sens humains. — (*e*) Explications sur le cas de Home. — Anniversaire de J.-F. Abel. — (*f*) Magnétisme curatif de la famille.

Littérature. — Livres nouveaux. — Revues et journaux.

COMMUNIQUÉ

FAMILLE SPIRITE habitant Honfleur possède une belle chambre avec une vue superbe et qu'elle louerait pour la saison d'été à une personne sérieuse. S'adresser au bureau de la Revue.

A CÉDER Collection entière de la *Revue Spirite,* cinquante-trois volumes pour cent cinquante francs. S'adresser au bureau de la Revue.

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN